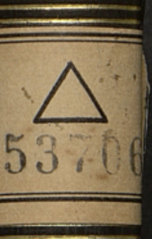
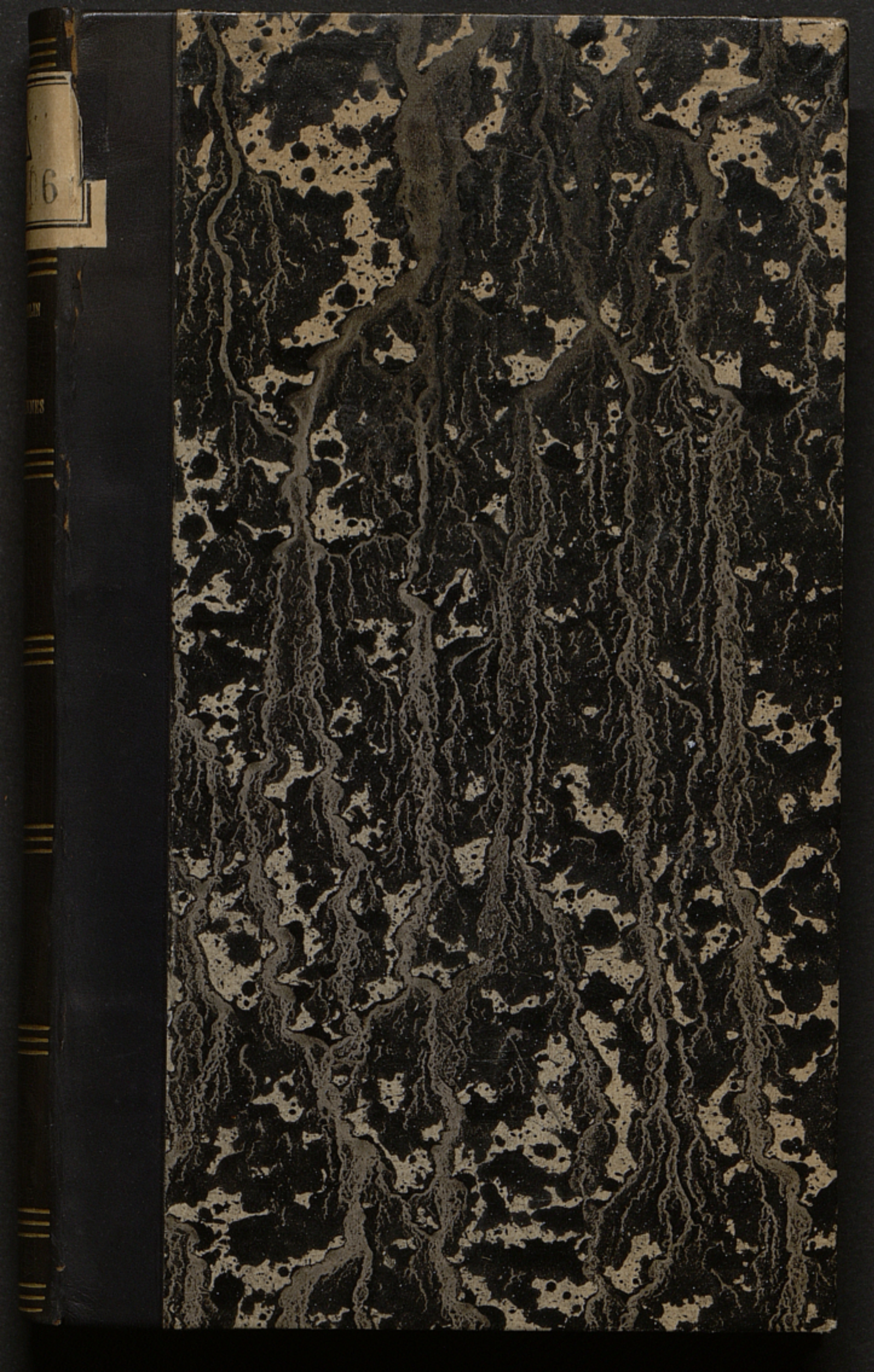


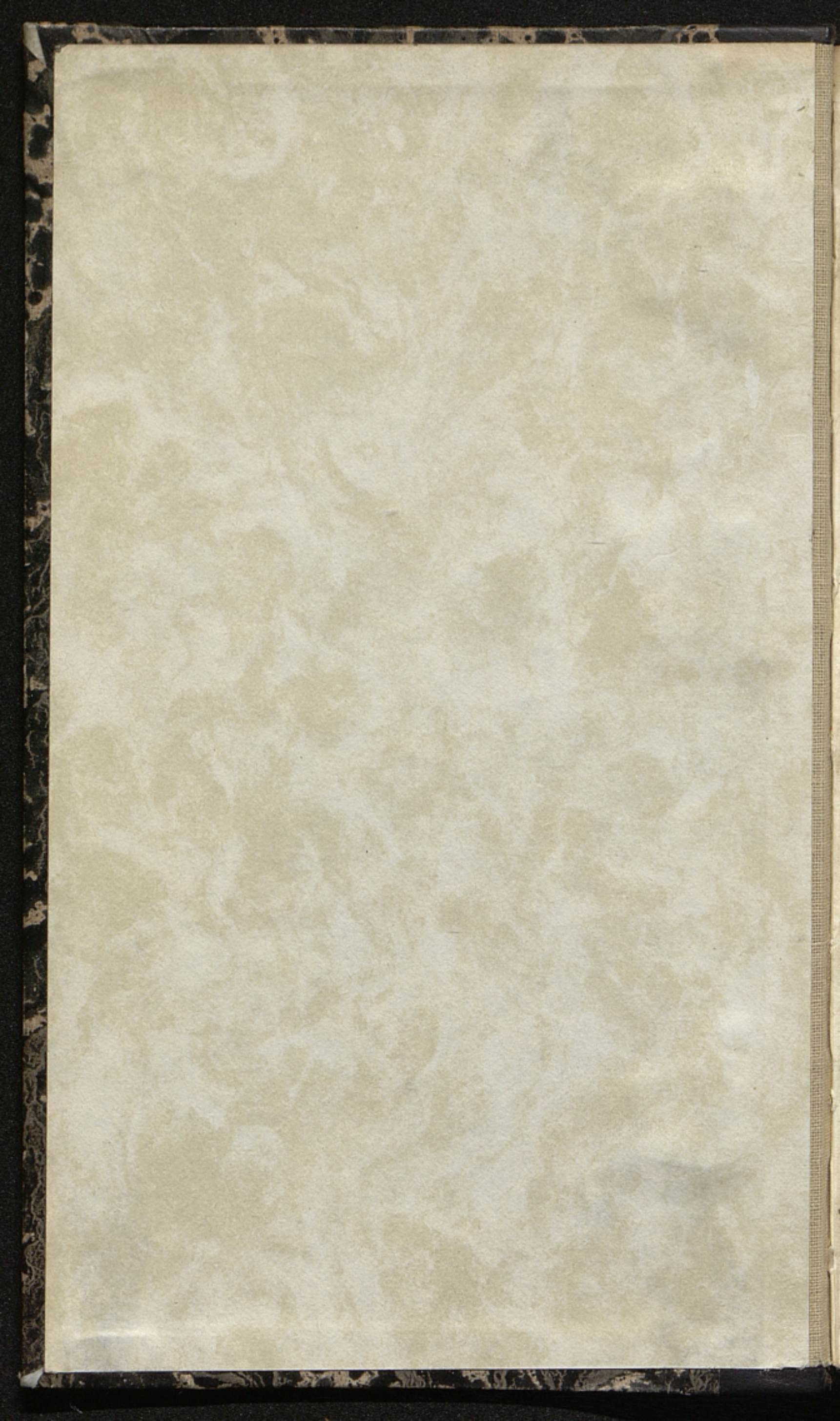
L. DE GESLIN

—

LES BRÉSILIENNES







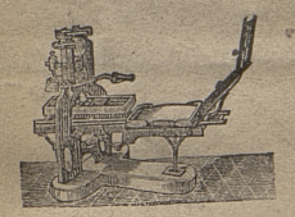
LES

BRÉSILIENNES,

PAR

L. DE GESLIN.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les Dieux.
P. J. de Béranger.



RIO DE JANEIRO,
IMPRIMERIE FRANÇAISE, RUE SAINT-JOSEPH, 64.

1845.

LES

BRÉSILIENNES,

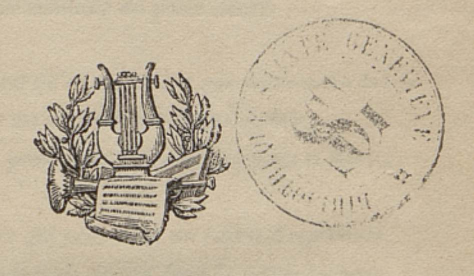
LES

BRÉSILIENNES,

PAR

L. DE GESLIN.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les Dieux.
P. J. de Béranger.



RIO DE JANEIRO,

IMPRIMERIE FRANÇAISE, RUE SAINT-JOSEPH, 64.

1845.

A S. M. D. PEDRO II.

Qui a daigné accepter la dédicace des Brésiliennes.

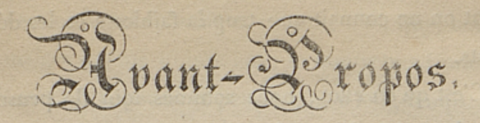
Lorsqu'en divins accords un poète inspiré
Fait vibrer sous ses doigts les cordes de sa lyre,
Chacun en admirant écoute, et la satire
Retient avec respect son langage acéré.

Ainsi qu'en un trésor, il choisit à son gré
Dans son esprit fécond ce qui lui vient sourire,
Et partout à l'envi, l'on se plaît à redire,
Les sons harmonieux du poète adoré.

Mais ce n'est qu'en tremblant que notre main débile
Ose tracer ces vers qu'une muse inhabile,
Pour vous présenter, Sire, un jour nous a dictés,

Pourtant ce qui nous rend un rayon d'espérance,
C'est lorsque nous pesons dans la même balance,
D'un côté, nos défauts; de l'autre, vos bontés.





Dans un âge de rénovation et de labeur, il faut travailler à la pyramide commune, fut-ce une Babel; mais ce ne sera point une Babel, ce sera une marche de plus d'un glorieux autel où l'idée de Dieu sera plus exaltée et mieux adorée.

LAMARTINE. *(Chûte d'un ange.)*

Envisagées au point de vue des intérêts tout matériels de notre époque si positive, ces pâles poésies auront peut-être, aux yeux du public, le triste sort de ces fleurs prématurées qui, intempestivement épanouïes, cessent de vivre presque en naissant.

Toutefois et pour cette raison même, nous entretiendrons quelque peu le lecteur sur les motifs que nous supposons pouvoir nous servir d'excuse, et quelque soit le discrédit où sont tombés depuis long-temps les avant-propos, comment résister à

ce sentiment tout paternel, qui nous porte à prémunir contre la sévérité du monde, des enfants dont on ne connaît que trop la faiblesse et les défauts.

C'est qu'en effet, nous sommes loin de penser que la poésie de nos jours, ainsi que l'égoïsme, voudrait le faire croire, n'est plus qu'un langage incompris, dont l'oreille est parfois charmée, sans que le cœur en soit ému. Nous avons la conviction, au contraire, que, dans la marche de l'esprit humain, jamais la forme poétique ne s'est trouvée l'organe de plus généreuses tendances. La poésie et l'art souffriront-ils, parce que des individualités mesquines, dominant tel ou tel cercle plus ou moins circonscrit, par la force brutale de leur puissance financière, jetteront, du haut de leur piédestal imposé, un regard dédaigneux sur l'artiste et le poète, grands seulement par le génie et par le cœur? Certes, le résultat n'est point douteux; la bassesse et la misère peuvent élever un instant des autels au *Veau-d'Or;* mais l'intelligence humaine ne saurait tarder de rendre hommage aux immuables principes du bien et du beau.

Ce qui, selon nous, étend à l'infini, l'horizon de l'esprit humain, en le garantissant d'un retour vers un cercle obscur et rétréci, c'est que, bon gré malgré depuis quinze ans, le mouvement intellectuel s'opère parmi ce peuple qui, si long-temps, avait été traité, pour ainsi dire, en vassal, par les dominateurs de la pensée.

Si, les yeux sur l'histoire, on ne remarquait point qu'après ce long servage de la raison, son émancipation, lui permettant de prendre un libre essor vers des régions inconnues, a dû faire naître aussi des appréciations nouvelles, on serait tenté de s'étonner en voyant l'énergie avec laquelle l'indépendance des idées, semble s'avancer d'un vol rapide vers un avenir mystérieux que laissent pressentir les besoins d'une société qui rajeunit.

Loin de nous, à coup sûr, cette assurance que certains enthousiastes exclusifs mettent à rehausser l'époque actuelle au détriment du passé; mais nous sommes cependant du nombre de ceux qui ne veulent point *déshériter l'avenir*, et qui ont une foi sincère dans les destinées du genre humain.

Trop jeune pour être complètement, à la façon

du vieillard d'Horace, *Laudator temporis acti*, nous pensons qu'assurément on ne peut, sans ingratitude, manquer d'admiration et de respect pour le passé à qui nous devons, sinon ce que nous sommes, du moins ce que nous serons un jour ; mais, en revanche, nous aimons à constater l'évidence du progrès reflété d'une manière irréfragable par le sentiment mieux compris de l'inaliénable dignité de l'homme.

Et qu'on ne pense pas avoir bon marché de notre opinion, en nous jetant à la face les mille et une misères dont les classes laborieuses ont encore à souffrir, car la manifestation même de leurs besoins est, à notre avis, un pas immense pour y satisfaire. D'ailleurs, et c'est en cela que la pensée poétique nous paraît être féconde ; il arrive dans la vie des peuples des phases lumineuses où l'intelligence des masses recule irrésistiblement les limites qui la contenaient jusqu'alors. Ces époques palpitantes d'intérêt et de grandeur, où les droits de l'homme, en lutte avec l'esprit de ténèbres, restent, d'ordinaire, maîtres du champ de bataille, ne sont-elles pas empreintes de ce haut caractère poétique que revêt

infailliblement tout généreux élan vers la justice et la liberté ?

En est-il donc des choses comme des hommes, et faut-il que les unes et les autres aient cessé d'être pour qu'on les apprécie à leur juste valeur ?

Quoi ! l'art et la poésie n'auraient que le droit d'exhumer des cadavres et des souvenirs !

Avides de recueillir les faits isolés qui, dans les temps antiques et dans le moyen-âge, honorent ou étonnent l'humanité, la plume du poète, la palette de l'artiste, ne trouveront-elles de riches couleurs que pour reproduire les scènes d'un autre âge ? Ne serait-ce pas étrangement méconnaître tout ce qu'il y a de grand et de prédestiné dans le mouvement qui s'opère à nos yeux ?

Oui, la poésie, fille du ciel, en a aussi l'immortalité, et nous croyons que ses aîles brillantes n'ont jamais plané sur le monde avec plus de bonheur qu'à l'heure où nous écrivons.

A Dieu ne plaise qu'on nous suppose la pitoyable vanité de croire notre expression poétique à la hauteur de la pensée que nous développons ; la parole humaine ne sera-t-elle pas toujours impuissante à

reproduire les sensations de l'âme? Et qu'est-ce que l'œuvre éparse du poète auprès de l'universelle harmonie dont elle ne rend à peine qu'un imperceptible son?

C'est cette méprise entre le fond et la forme qui tend à faire croire au matérialisme de notre époque, et de ce que notre siècle n'a pas produit d'Homère, de Virgile, de Dante, de Corneille, de Shakspeare; s'ensuit-il donc que la poésie soit dégénérée? Ne pourrait-on pas, en effet, rendre raison de cette supériorité personnelle, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur les siècles qui ont produit ces grands hommes? Remarquons, en passant, un fait souvent répété: c'est que, toutefois que l'idée poétique a donné de vives impulsions aux masses, l'expression, plus indépendante, sans doute, mais participant de la nature fougueuse de son époque, manquait, par conséquent, de ce travail méditatif, seule condition qui fait passer une œuvre à la postérité.

Et maintenant, sans nous placer aux incommensurables hauteurs où l'on suppose toujours qu'habite la poésie, voyons si cependant nous ne saurons point la découvrir à chaque pas.

Qu'est-ce donc, je vous prie, que cet accord unanime de tout ce qui pense généreusement, pour créer entre les hommes des liens indissolubles de devoir et de fraternité ? Qu'est-ce donc, en France, par exemple, que ce combat acharné entre la charité vraiment chrétienne et cet esprit ultramontain, qui se débat avec rage sous l'étreinte de la justice et de la raison ? N'est-ce donc pas de la poésie, que ce cri des âmes nobles et désintéressées, réclamant, avec toute la force du talent et de la vérité, une organisation équitable et rationnelle, pour arracher à la misère ceux qui, dans la société, lui sont le plus utiles par d'incessants et pénibles travaux ? N'est-ce pas de la poésie que cette patience du peuple, qui, cependant, éclairé sur ses droits, semble en attendre la jouissance légale, et ne proteste que par sa mansuétude contre la lenteur des améliorations ?

La poésie, à cette heure, ne se traduit plus seulement dans un langage de convention et mesuré, partout on la retrouve travaillant au grand œuvre de la régénération sociale.

Tantôt simple et pure en sa forme, on la voit sous le ciseau de l'obscur ouvrier, sous le crayon de

l'artisan laborieux, qui consacrent leurs courts instants de repos à l'étude approfondie des grands maîtres de l'art, et sous leur chevet glacé par l'impitoyable hiver, vous la retrouvez le soir dans la populaire chanson qu'inspire à leur imagination inculte, un patriotisme chaleureux.

Tantôt l'industrie, le commerce lui-même, poussés par l'invisible bras, à leur insu peut-être, mais invinciblement, ne viennent-ils pas en aide à cet enfantement de la pensée ?

Qu'est-ce donc que cette foule d'inventions par lesquelles, nouveau Prométhée, l'homme, à force d'ingénieuses découvertes, est prêt encore à ravir au ciel ses plus cachés secrets ? Et que sont surtout ces merveilleux chemins de fer, ces bateaux à vapeur, dont la rapidité, détruisant les distances, prépare la fraternisation des peuples en les réunissant ?

Ce n'est point tout encore. Depuis que la poésie s'est faite peuple, elle a grandi, pour ainsi dire, en se généralisant, et maintenant, ses forces centuplées, effrayant les despotes, vont, en faveur des sujets, leur arracher, au centre même du despotisme,

quelques gages prudents d'une liberté trop disputée!

C'est en ce sens que la poésie nous paraît dominer puissamment notre époque. Car dans cette nécessité de reconstitution sociale, les plus graves intérêts, comme les plus touchants, occupent certainement la sagacité des plus nobles esprits. Et l'on oserait dire que dans ce remaniement des éléments sociaux, le poète n'a pas une glorieuse tâche à remplir! Son vers foudroyant, implacable, ne stigmatiserait point d'une empreinte d'infamie les obstacles vivants du principe civilisateur! Sa voix, tantôt harmonieuse, n'irait point porter l'espérance au prolétaire oublié; tantôt terrifiante, le repentir ou la crainte chez l'égoïste imprévoyant.

Sans doute, la mission du poète aujourd'hui ne lui laisse plus le seul loisir de faire résonner ses chants mélodieux sur un léger chalumeau, *gracili avenâ*, il doit atteindre encore à de plus sublimes fins.

Réhabiliter dans sa propre estime l'infortuné que la misère dégrade, rendre à la famille ses liens sacrés et méconnus, armer de patience et de fermeté l'indigent dont le salaire ne peut apaiser la

faim, faire rougir de honte le front du riche qui ne lui laisse pas même recueillir les miettes de sa table, faire entendre à l'oreille des rois le langage de la vérité, démontrer aux peuples les bienfaits de l'union, garantie par l'hérédité de la couronne, vivifier dans son cœur, en l'épurant, le sentiment religieux indispensable à son bonheur, flétrir la cupidité, la bassesse, exulter l'honneur et le désintéressement, telle est la tâche qu'il doit remplir, tel est le but auquel il doit tendre avec toutes les richesses de son imagination, toute l'influence de son talent.

Après cet exposé de notre opinion sur les destinées de l'art en général, disons à quelle source nous avons puisé la pensée de ce livre.

L'année 1844 avançait à grands pas, le mois d'août touchait à son terme. — Une de ces journées délicieuses, si fréquentes sous le beau ciel du Brésil, semblait convier la créature à glorifier le Créateur de la magnificence de son œuvre.

Pour jouir des ravissants tableaux que la nature, dans toute sa splendeur, prodigue à nos regards, j'avais gravi la plus haute montagne, à la cime de la-

quelle on peut embrasser d'un coup d'œil les mille points de vue que déjà les éclaircis de la forêt ont permis d'admirer.

Plusieurs heures s'étaient écoulées à mon insu, dans la contemplation de ce spectacle ravissant; aux dernières clartés de la lune, j'avais vu l'immense paysage, faiblement éclairé par sa fantastique lueur, les précipices qui se déroulaient à mes pieds, creusés encore par l'obscurité qu'épaississait, dans leurs profondeurs, l'ombre gigantesque des montagnes voisines; plus loin, entre elles et la mer, quelques silhouettes douteuses d'habitations çà et là répanpandues, diversement frappées par les rayons lumineux; enfin, dans le lointain, j'avais vu calme et unie la nape argentée de l'Océan sur lequel glissaient, rares et légères, quelques frêles embarcations.

Puis, à l'horizon enfin, une ligne d'abord blanchâtre, ensuite faiblement colorée, avait, sous des teintes plus vives, animé graduellement les tons blafards de la lune; les étoiles, à son approche, s'étaient tour-à-tour fondues dans les glacis transparents du jour qui s'avançait; les objets, vagues et

confus jusqu'alors, avaient dessiné leurs contours nets et précis ; et les frémissements de la mer à sa surface, les ondulations du feuillage, le chant joyeux des oiseaux sortant de leur sommeil, avaient salué tout-à-coup l'apparition d'un soleil éclatant.

Enveloppé bientôt par des flots de lumière, j'avais senti mon esprit comme débordé par de trop vives sensations, phénomène étrange qui nous transporte ainsi qu'en songe, des réalités de la terre aux sublimes régions de l'infini.

Mais ma raison, peu à peu ramenée à la juste perception des scènes magnifiques qui l'avaient égarée, me conduisit insensiblement à l'admiration réfléchie de ce pays privilégié. Mes idées remontant à l'époque de sa découverte, redescendirent, en quelque sorte, le cours de son existence. Essayons d'esquisser les plus importantes vues qu'ont gardées nos souvenirs.

Le seizième siècle était à son berceau. Ses brillantes destinées étaient cachées encore sous le voile de l'avenir, et pour prélude au mouvement moral qui devait le placer à la tête des siècles retentissants, le Créateur laissait tomber de sa féconde

main des mondes merveilleux. Huit années s'étaient à peine écoulées depuis la découverte de l'Amérique. Jaloux de tant de gloire, les Portugais, illustrés par de prodigieux voyages, veulent éclipser à leur tour leurs heureux rivaux, et monté sur une flotte habile et courageuse, Pierre Alvarez Cabral dirige vers les Indes ses projets aventureux. Quand tout à coup des vents impétueux, des courants inconnus, enlèvent ses navires à leur route préméditée ; et comme pour confondre la faiblesse humaine par le renversement de ses projets, Dieu, d'un souffle puissant, les fait aborder à des rivages inconnus, dont le riant aspect enchante leurs regards. A la vue de ces magnifiques paysages, dont la vaste étendue paraît annoncer un immense continent, charmés du fraternel accueil des habitants sauvages de ces riches contrées, les voyageurs n'hésitent pas à profiter de cette méprise heureuse de la fortune ; la bannière de Portugal, unie au signe de la Rédemption, flotte avec orgueil sur le sol vierge des Amériques, le Brésil est découvert !

A cette nouvelle inattendue, Lisbonne a frémi de joie sur son terrain mouvant. Portés par l'espé-

rance, de hardis colons vont chercher les hasards sous ces climats nouveaux ; des établissements, des villes, des ports, sont fondés de toutes parts, la civilisation européenne vient s'abriter sous les arbres séculaires où l'Indien fait sa demeure, et la nature inculte est à jamais vaincue.

Suivons, d'un rapide coup d'œil, le développement de la naissante colonie, étendant de puissantes racines, tandis que l'attention de l'Europe penche toute entière vers les prodiges de la renaissance des arts, due au généreux et magnifique appui des Léon X, des Médicis, vers la lutte acharnée de Charles Quint et de François Ier, vers l'envahissement de la réforme luthérienne et les terribles guerres de religion que surmonte, comme un phare lugubre, la nuit sanglante de la Saint-Barthélemy.

Arrêtons-nous à peine sur les pénibles travaux des intrépides colons, aux prises, avec les dangers du climat, avec les incessantes résistances des indigènes, jaloux de leur sauvage liberté; contemplons leur patience à vaincre tous lès obstacles, leur audace à explorer et découvrir les richesses de l'intérieur. Et sautant à la fin du seizième siècle, voyons

leur opiniâtreté à refuser de reconnaître la fusion des deux couronnes d'Espagne et de Portugal. Admirons l'énergique défense de ces hommes presque dépourvus de secours de la métropole, disputant pied à pied le terrain fertilisé par leurs sueurs, à l'ambitieux Batave, ravitaillé sans cesse par de puissantes flottes, et qu'un souvenir tout poétique fasse apparaître à nos regards les imposantes figures de Vieira et de ses compagnons, achetant au prix de leur sang l'affranchissement de leur patrie adoptive.

A dater de ce jour, le Brésil, tiraillé jusqu'alors par les attaques fréquentes de hardis aventuriers, organise sa défense dans son propre sein, et malgré l'oppression exigeante du Portugal qui s'affaiblit, voit augmenter ses ressources, tout en portant sur d'étrangers rivages ses plus riches produits.

Pendant cet intervalle, les vieilles monarchies de l'Europe ont tremblé sur leur base au souffle de la liberté, et c'est le Brésil encore, dont le sein hospitalier, oublieux de ses propres infortunes, va recevoir avec respect les restes persécutés d'une vieille dynastie.

Tant d'efforts ne peuvent rester infructueux. Ce soleil d'indépendance, dont l'astre du moderne César éclipse quelques instants les rayons, ne tarde pas à porter sa lueur vers les nouveaux climats. Dans tous les cœurs bientôt germent, sous sa douce influence, les sentiments de la raison et de l'équité. Pleins d'amour pour les merveilleuses contrées où le ciel les a fait naître, les habitants réclament avec le langage d'une digne modération, la reconnaissance de leurs droits jusqu'alors méconnus, et repoussant enfin, avec une juste indignation, les prétentions barbares de l'égoïsme et de la cupidité, le Brésil arbore sur ses hautes montagnes le drapeau de l'indépendance et les glorieuses couleurs d'un empire nouveau.

Faisons halte un instant avant d'entrer dans l'ère qui commence, et donnons, si je puis m'exprimer ainsi, le coloris poétique qui convient à l'esquisse que nous venons de tracer.

Voyez d'abord ces frêles vaisseaux, jouets de la tempête, jetés par les flots inconnus de l'Atlantique sur des rivages inespérés. Ne croirait-on pas voir Enée et ses compagnons, que l'implacable Junon

poursuit de sa vengeance et veut écarter des bords Ausoniens où le destin les appelle, lorsqu'une main invisible les transporte sains et saufs sur un rivage hospitalier. Quels tableaux aurait tracés le pinceau d'un Virgile, d'un Homère, devant ces merveilles de la création !

Puis l'esprit humain n'éprouve-t-il pas un orgueil secret à contempler ces poignées d'hommes qui, loin de leur patrie, vont dompter, par la supériorité seule de leur intelligence, des peuplades aussi nombreuses que les arbres de leurs immenses forêts De quelle profonde sensation l'âme n'est-elle pas pénétrée à la vue de ce simple et sublime signe de la Rédemption, qui, quinze cents ans après la mort de son divin auteur, va s'implanter aussi sur le sol vierge du nouveau monde.

Mais comme partout le génie du mal vient désoler ces plages trop fortunées; la cupidité, l'avarice, font oublier à des chrétiens que tous les hommes sont unis par une sainte fraternité, et le fer et la flamme couvrent d'horreurs et de carnage le berceau de peuples inoffensifs. Sourds à la voix des saints missionnaires qui cherchent des prosélytes et

non des victimes, ces maîtres barbares déciment les paisibles habitants de ces belles contrées, tandis qu'un gouvernement sans énergie, puni par l'oubli de ses devoirs, recueille les fruits amers de l'imprévoyance et de l'iniquité.

Ici change la face de la scène : à cette sorte de paralysie qu'entretenait une administration jalouse et mesquine succède un système vaste et généreux de franche liberté. Au cri d'indépendance, poussé par un prince magnanime, le Brésil se réveille de sa longue léthargie, les cœurs renaissent à la joie, les champs à la fertilité. Les peuples des plus lointains climats accourent à l'envie saluer cette aurore de grandeur et de prospérité, les relations s'établissent entre des nations dignes de s'aimer et de s'entendre.

Libre de tout joug étranger, le Brésil, naguère sous l'influence d'une métropole abâtardie, compte au nombre des nations indépendantes. Des institutions qui, chaque jour, s'approprient davantage aux besoins du pays, concourent sans cesse à rendre plus large la route où les lumières doivent pénétrer. Un accueil bienveillant à toutes les branches de l'industrie ; d'énormes richesses territoriales qui,

indispensables aux étrangers, pourront être un jour un revenu colossal, lorsqu'on ne sera plus forcé de recevoir en échange tous les produits de la civilisation européenne ; des exploitations agricoles mieux entendues ; un désir général de s'instruire, entraînant dans de nombreuses écoles la jeunesse du pays; les arts aimés et protégés, épurant le goût de tous, et rendant plus fréquentes et plus agréables les relations de la société; des Académies, des théâtres, des sociétés savantes, des musées, des arsenaux, des écoles gratuites qui font germer dans les cœurs le désir de la gloire avec le sentiment de la dignité, partout enfin, matière et morale prennent une forme nouvelle, et peu d'années s'écouleront encore après lesquelles l'aspect de Rio joindra, aux avantages de sa position, toute l'importance de nos premières villes d'Europe.

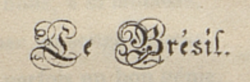
Telles étaient les pensées que du haut de la montagne le tableau vivant de la capitale de l'empire venait nous suggérer.

Quels rapports, demandera-t-on sans doute, existe-t-il entre ces faits d'un intérêt si puissant et cette marquéterie poétique que nous livrons à la

publicité. Nous répondrons que notre intention n'a pas été, à coup sûr, de rassembler symétriquement les événements brillamment colorés de l'histoire du Brésil; mais que, frappés des richesses sans nombre que ce beau pays offre de toutes parts à l'imagination, nous avons appelé *Brésiliennes* toutes les idées puisées à ce foyer d'inspiration. Et comme le lapidaire ramasse çà et là les pierres précieuses qu'il trouve sur son chemin, de quelque dimension qu'elles se présentent à ses regards, de même nous rassemblerons tour à tour ce qui se reflètera dans notre esprit, sous des couleurs tantôt vives et brillantes, tantôt sombres et tristes; mais toujours avec cette empreinte d'admiration et de reconnaissance, dont notre âme se sent pénétrée envers ce sol hospitalier; ayant soin sur toutes choses, d'assurer le lecteur que nous n'avons jamais eu l'intention de nous dire comme le poète :

....Tentenda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo victor que virum volitare per ora.

Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.



LE BRÉSIL.

Toute l'année
Là brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de eurs.
P. J. Béranger.

Qui de nous, à sa fantaisie,
Bercé par un songe flatteur,
N'a vu parfois un bon génie,
Colorant tout à coup sa vie
De l'éclat, hélas! trop trompeur
D'une auréole de grandeur ?

Pour avoir vu dans sa chaumière,
Un instant le riche arrêté,
Le pauvre, en fermant sa paupière,
Voit bientôt la fortune altière
Changer en séjour enchanté
Le réduit qu'il a détesté.

Quel soldat, après la victoire,
Et par un beau ciel abrité,
N'a rêvé qu'un jour dans l'histoire,
Son nom, environné de gloire,
Se verrait aussi transporté
Aux champs de l'immortalité.

Il nous faut à tous quelque rêve,
Le vieillard rêve à de longs jours,
Le poète aux vers qu'il achève,
L'ambitieux à qui l'élève,
Et le jeune âge à des amours
Qu'il croit devoir durer toujours.



Comme chacun, soumis à cette loi commune,
J'ai dû faire à mon tour un rêve de fortune,

. . . .

Quand des songes si beaux viennent nous caresser,
Pourquoi notre sommeil doit-il sitôt cesser?



C'était par une nuit qu'en vain dans son délire,
En des mots impuissants l'homme voudrait décrire;

Nuit magique où des cieux les sublimes beautés
Concentrent dans le cœur toutes les facultés ;
Sur un divan assis, du haut d'une terrasse,
Où l'œil avec amour peut dévorer l'espace,
Je laissais, enivré d'un spectacle enchanteur,
Monter jusqu'à mon âme un parfum de bonheur.
Sous mes pieds, à mes yeux dans la ville endormie,
Je lisais le néant des choses de la vie,
Et la lune, éclairant les murs silencieux,
La brise dans les airs, les étoiles aux cieux,
La mer incessamment se brisant sur la plage,
Aux lueurs de la nuit un lointain paysage,
Dessinant vaguement ces merveilleux contours
Qui font de telles nuits plus belles que les jours ;
Il semblait qu'emporté sur les ailes des anges,
Mon esprit traversait des régions étranges,
Les objets par degrés devenaient plus confus,
Mes sens s'alourdissaient, mes yeux ne voyaient plus,
Et le sommeil enfin, abaissant mes paupières,
Me transporta soudain dans de nouvelles sphères.



Tout à coup un génie apparût à mes yeux :
» Écoute, me dit-il, ma présence en ces lieux
» Va transformer ton existence ;
» Je prétends, sur ton front, au seul son de ma voix,
» Faire asseoir aujourd'hui la couronne des rois
» Qui donne et richesse et puissance.

» Sans borne à tes désirs, qu'un empire à ton gré
» Me soit tracé par toi, je te le donnerai,
» Mille fois plus brillant encore. »
Et tandis qu'il parlait, pour gage de sa foi,
Les mains que le génie étendait devant moi,
Touchaient du couchant à l'aurore.

» Eh bien ! dis-je, des rois si j'obtiens le bandeau,
» Voici de mes états quel sera le tableau :
. . . .

» Dans ces heureux climats, sous le ciel des tropiques,
» Où les œuvres de Dieu semblent plus magnifiques,
» Mon empire baigné de flots de l'Océan,
» Comme un aigle géant, l'étreignant sous ses serres,
» Par cent ports différents, ainsi que cent artères,
» Pourra, vers l'univers, prendre aussi son élan.

» Je le veux jeune encore, afin que dans l'histoire,
» Ma main trace pour lui les pages de sa gloire,
» Et qu'artisan de son bonheur,
» Dans l'avenir un jour où mon nom doit s'inscrire,
» Ses fils avec orgueil à leurs fils puissent dire :
» Celui-là fut notre empereur.

» Je veux qu'il soit si grand que dans son sein abonde,
» Sous mille aspects divers les richesses d'un monde,
» Qu'il soit partout semé de diamants et d'or;
» Pour y charmer les yeux, je veux que la nature
» Y conserve à jamais ses fleurs et sa verdure,
» Plus intarissable trésor.

» Son ciel sera si beau, la source de la vie,
» Dans tant d'autres climats, si fréquemment tarie,
» Avec tant d'abondance y coulera toujours,
» Que du Nord au Midi, de toutes les contrées,
» Les populations y seront attirées,
» Heureuses d'y fixer leurs jours.

» Tout y sera marqué d'une plus belle empreinte,
» Les forêts, les vallons, d'une plus riche teinte
» Charmeront l'œil des voyageurs,
» L'arbre y sera plus vert, la fleur plus éclatante,
» Et l'oiseau déployant son aîle éblouissante,
» Étonnera par ses couleurs.

» Un fleuve monstrueux portera sur ses ondes
» Les produits incessants de ses rives fécondes,
» Et de mille affluents, immense réservoir,
» Lorsque, comme à regret, son flot, avec colère,
» De la mer, à son tour, deviendra tributaire,
» L'Océan, envieux, frémira de le voir.

» Au cœur de mes sujets l'amour de la patrie,
» Buriné de ma main, sera la garantie
» Des prospérités à venir.
» Et dans les temps futurs mon œil plongeant d'avance
» Vers nous, du monde entier, penchera la balance
» Que notre main saura tenir.

» Il est certains climats où des bouches iniques,
» Ont, pour mieux dérober leurs projets tyranniques,
» Bercé les nations du mots de liberté ;
» Mais sur la vérité bâtissant mon empire,
» Là seulement l'univers pourra lire :
» Indépendance et royauté ! »

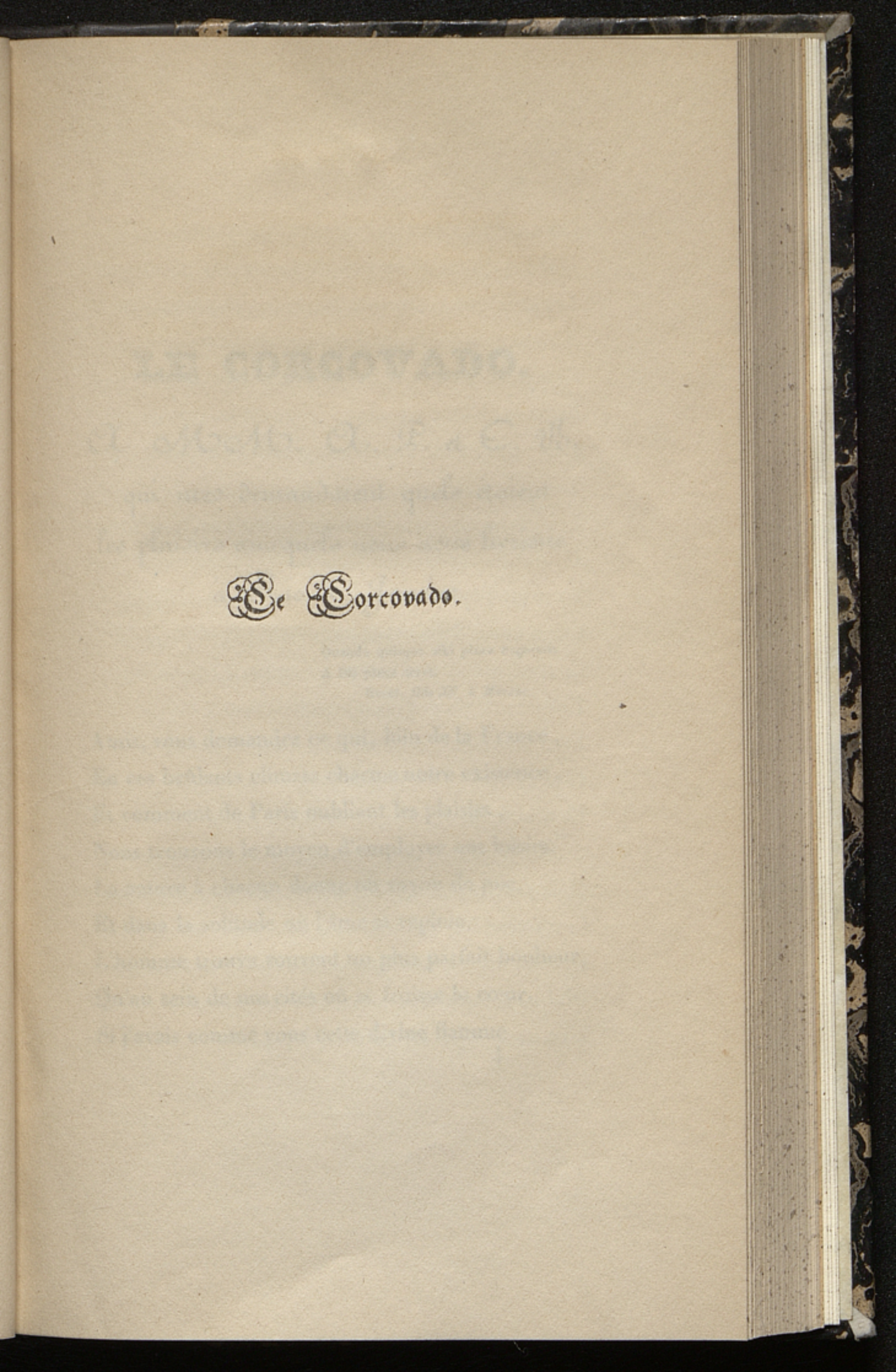
J'avais à peine dit, que déployant son aîle,
Le génie, à mes yeux, vers la voûte éternelle
S'envola tout à coup. Le charme disparut,
Et lorsqu'à mos regards chaque objet reparut,
Je me retrouvai seul... Poursuivant sa carrière,
La lune, autour de moi, projetait sa lumière,
Et le plus beau tableau de mon rêve avorté,
Me retraçait encor quelque réalité.

. . . .

En effet, c'est bien toi, contrée hospitalière,
Dont le fertile sein nourrit comme une mère
Ceux qu'une terre ingrate, en leur donnant le jour,
Force à chercher au loin un plus heureux séjour.
C'est toi qui, ranimant leur courage et leur vie,
Comblés de tes bienfaits, les rend à leur patrie,

Sous les plus douces lois ta générosité
Prodigue à qui la veut sa part de liberté,
Et quiconque a goûté de ta source féconde,
Proclame le Brésil le plus beau sol du monde.





Le Corcovado.

LE CORCOVADO.

A MM. A. P. et C. B.

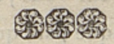
qui me demandaient quels étaient
les plaisirs auxquels nous nous livrions
à Rio de Janeiro.

Quando quisque sibi plura negaverit
A Dis plura feret.
Horat. Ode XV à Mécène.

Amis, vous demandez ce qui, loin de la France,
En ces brûlants climats charme notre existence,
Et comment de Paris oubliant les plaisirs,
Nous trouvons le moyen d'employer nos loisirs.
La nature à chacun donne un rayon de joie,
Et dans la solitude où l'âme se reploie,
L'homme trouve souvent un plus parfait bonheur,
Qu'au sein de nos cités où se froisse le cœur.
Si j'avais comme vous cette divine flamme

Qu'un souffle créateur alluma dans votre âme,
Qui fait que tout un peuple écoute avec transport
Les sons que votre voix lui transmet sans effort,
Ah ! dans la foule aussi ma parole élancée,
Comme l'or au creuset livrerait ma pensée,
Et de la gloire au moins l'éclatante faveur
Pourrait de mon repos compenser la douceur...
Tel n'est point mon destin, et quoique jeune encore
Les jours que j'entrevois n'ont rien qui les colore;
Hélas ! ainsi que vous j'eus un instant en moi,
Dans un large avenir une sincère foi,
Car à notre début tout nous est espérance,
Ce n'est qu'en vieillissant qu'on perd la confiance,
Et que nos rêves d'or, s'envolant tour à tour,
Font succéder hélas ! la nuit au plus beau jour.
Mais pourquoi du passé réveiller la tristesse
Et tout le fol espoir que rêva ma jeunesse,
Amis, je suis heureux ; mon bonheur est obscur,
Mais s'il n'a pas d'éclat, il n'en est pas moins pur.
Ce n'est point qu'en mon cœur les souvenirs de France
Soient devenus moins doux affaiblis par l'absence,
Oh ! non, sous ce beau ciel où je suis abrité,
L'on ne met pas à prix son hospitalité,

Pour y trouver partout un généreux asile,
On n'y commande pas de sentiment servile,
Et sûr d'être compris, chacun peut sans détour,
En parlant de patrie exprimer son amour.
Mais pour un noble cœur, si jamais rien n'égale
Le bonheur de mourir sur la terre natale,
Nos regards étonnés, du divin Créateur,
Dans l'univers entier admirent la grandeur.
Oh ! pour imaginer cette magnificence,
Non, ce n'est pas assez de notre intelligence,
Et quand de tels tableaux le viennent enivrer,
L'homme n'a plus de voix, il ne sait qu'admirer
. . . .



Votre mémoire encore a-t-elle souvenance,
Amis, de ces beaux jours si remplis de bonheur,
Jours brillants de jeunesse où pour nous l'existence
Se dore à tout reflet, rit à toute espérance,
Et laisse à tout plaisir épanouir le cœur.

Libres alors tous trois, parfois à l'aventure,
Dans les champs, dans les bois, on nous voyait joyeux
Et la voix d'un oiseau, de l'onde le murmure,
L'insecte bourdonnant, les fleurs et la verdure,
Tout parlait à notre âme et nous rendait heureux.

Eh bien! les mêmes goûts qui charmaient ma jeunesse
En moi n'ont point changé. Les instants les plus doux,
Ceux que mon âme encor savoure avec ivresse,
Les seuls que désormais je recherche sans cesse
Sont ceux qu'au temps passé je prenais avec vous.

. . . .

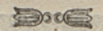
Mais à mon tour ici, sur vous j'ai l'avantage,
Dieu sait égaliser chaque part qu'il nous fait,
En France vous avez plus de gloire en partage,
Mon nom n'a point d'éclat, mais sur ce beau rivage
J'ai des œuvres de Dieu le tableau plus parfait.



Venez, venez avant l'aurore
Sur la montagne suivez-moi,
A cette heure où tout dort encore,
Où l'on n'entend autour de soi
Que la brise dans le feuillage,
L'eau qui murmure à son passage,
Et cette voix du Créateur
Qui, dans cette heure de mystère,
Où les cieux parlent à la terre,
Résonne aussi dans notre cœur.

Suivons le sentier qui nous guide
Au sommet de ce pic géant,
C'est là que d'un regard avide,
Aux rayons du soleil levant,
Nous jugerons si Dieu peut-être,
Pour se faire à nous mieux connaître,
Devait en traits plus éclatants
Montrer à l'homme sa puissance,
Ses droits à sa reconnaissance,
La main d'un père à ses enfants.

Mais tout à coup le paysage
Vient se dérouler à nos yeux,
Ainsi qu'une sublime image
Sous un voile mystérieux.
Oh ! pourquoi poursuivre la route,
Arrêtons-nous, car rien sans doute
Ne dira mieux à notre cœur,
Que pour une âme noble et pure,
Dans les scènes de la nature
Est la source du vrai bonheur.



Entre ces deux côteaux que la lune illumine,
Quel tableau ravissant à nos yeux se dessine,
Au fond de ce vallon, dans ce lac argenté,
Voyez se refléter d'innombrables étoiles,
Et sur ses bords lointains passer de blanches voiles,
Qui semblent des oiseaux sur son immensité.

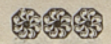
Quelque couple amoureux, avec regret peut-être,
S'étonne que le jour soit si près de paraître :
Apporte nous le bruit de leurs baisers brûlants

Brise de leur amour apporte sur ton aile,
En nos cœurs énivrés quelque vive étincelle,
Afin que leur bonheur se reflète en nos sens.

Voyez sur ce versant dans cette ombre couchées,
Ces habitations presqu'à demi cachées,
Ces palmiers isolés au tronc majestueux,
Dont la tête dans l'air fièrement élancée
Comme une sentinelle à son poste placée,
Semble, pendant la nuit, fixer sur vous des yeux.

Oh ! n'est-ce pas qu'à cette place,
Nous attendrons que le soleil,
Remplaçant la nuit qu'il efface,
Annonce l'heure du réveil ?
Nulle part la toute puissance,
Avec plus de magnificence,
N'aurait mieux empreint sa grandeur.
Et sur le mont Nébo, Moïse
Ne vit dans la terre promise
Nul spectacle plus enchanteur. . . .

Montons amis, montons encore,
L'homme en vain voudrait mesurer
La création qu'il ignore,
Et qu'il ne devrait qu'admirer
Quand Dieu créa ces hautes cimes,
Il voulut que dans les abîmes
Notre œil découvrît sa grandeur
Sur la montagne avant l'aurore,
Montons amis, montons encore,
Nous serons plus près du Seigneur.



Mais bientôt le chemin, sous un épais feuillage,
Voile à notre regard le lointain paysage
Sous des arbres géants, l'azur même des cieux,
Ne vient que rarement se montrer à nos yeux.
Et pour guider nos pas, il semble qu'avec peine,
La lune ose y glisser sa lueur incertaine.
Qu'ils devaient être grands ces augustes mortels
Qui, sous de fiers rameaux élevaient leurs autels !!!
Oh ! n'abattez jamais ces têtes séculaires,
Du Très-Haut ici bas seuls dignes sanctuaires,
Ces vieux troncs que la hache a toujours respectés

Ont vu nos premiers ans par leur ombre abrités.
Est-il quelqu'un de nous qui n'ait point souvenance
D'un de ces vétérants qui, pendant notre enfance,
Prêtant à nos plaisirs un généreux secours,
Fut peut-être témoin de nos premiers amours.
Malheur à qui jamais ne sent à notre vue
Par de doux sentiments toute son âme émue ;
Pour moi, quand l'un de vous disparaît à mes yeux,
On dirait d'un ami qui me fait ses adieux.
. . . .
Pendant que nous marchons, la forêt moins obscure
S'éclaire par degrés, et toute la nature
D'un unanime accord, sortant de son son sommeil,
Vient saluer du jour le bienfaisant réveil.
Nous entendons bientôt le bruit que dans sa course,
Produit en bondissant une abondante source,
Du haut de la montagne on la voit s'élancer,
S'amasser en tombant et puis se disperser,
Pour accomplir de Dieu la pensée infinie,
Distribuer partout l'abondance et la vie,
Et donner aux humains un témoin éternel
Du soin que de ses jours prend son cœur paternel.



Oui, chaque pas que fait l'homme en sa route
Offre à ses yeux un grand enseignement,
Guide certain pour éviter le doute,
Brillante étoile en notre firmament,
Cime où jaillit cette source féconde,
Vallons riants arrosés par son onde,
N'êtes-vous point une image pour nous;
Qui nous apprend qu'en ce monde où nous sommes
Ceux dont la main doit secourir les hommes
Sont ceux que Dieu met au-dessus de tous.

Mais sous nos pas la montagne s'abaisse,
Plus fréquemment l'on voit l'azur des cieux,
Et quelquefois la forêt moins épaisse
A l'horizon laisse plonger les yeux.
La pente ici semble enfin moins rapide,
L'air, pénétré d'une vapeur humide,
De la montagne annonce le sommet.
Déjà je vois les clartés de l'aurore,
Courage amis, montons, montons encore,
Dieu tient toujours plus qu'il ne nous promet....



Vous, pour qui l'existence ici bas est amère,
Qui ne voyez le ciel qu'au travers de vos pleurs;
Et n'avez pour calmer l'excès de la misère
Que l'habitude des douleurs.

Vous tous que sans rougir dans sa marche insultante
Le riche dédaigneux repousse avec fierté,
Et de qui la sueur nuit et jour alimente
Sa paresse et sa vanité.

Vous que l'amour un jour caressa de son aile,
Puis, reprenant son vol, vint briser sans pitié,
Et qui, pour adoucir une atteinte mortelle,
N'avez pas même l'amitié.

Vous enfin qui croyez n'avoir plus d'espérance,
Qui pensez que la mort est un bienfait pour vous,
Ah ! pour apprendre encore à chérir l'existence,
Venez admirer avec nous.



Par un amas épais de vapeurs condensées,
Dans le fond du vallon dès l'aurore abaissées,

Le regard arrêté, veut en vain pénétrer
Vers tous ces lieux connus qu'il ne peut rencontrer,
On dirait que la nuit, la mer quittant sa place,
De la plaine inondée a couvert tout l'espace,
Le nuage formant mille et mille détours,
Coupé par les hauteurs en prend tous les contours,
Et laisse de son sein surgir comme des îles
Qui semblent se baigner dans des ondes tranquilles;
Mais du matin l'air frais qui vient souffler,
Du voile humide agite la surface,
De toutes parts on le voit s'ébranler,
Se déformer sous le vent qui le chasse
Dans l'Océan qui semble l'inviter;
Comme un torrent, il accourt se jeter,
Tandis qu'au loin on voit le paysage
Derrière lui se tracer plus riant
Et dérouler une magique image,
Que la nuée agrandit en fuyant.
Voyez l'horizon des montagnes
Se dessiner dans le lointain ;
A leurs pieds les vastes campagnes
Sourir aux rayons du matin.
Ici sur le bord de la plage,

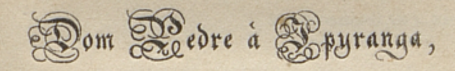
Se baignant les pieds au rivage,
Rio, dont l'aspect enchanté,
Parmi les cités les plus belles,
En fait, quoique des plus nouvelles,
Une reine pour la beauté.
Le nuage s'évapore,
Et la rade dans ses eaux,
D'ici laisse voir encore,
Comme un point noir les vaisseaux.
La brise enfin plus forte,
Sur son aîle l'emporte;
Tout découvre à nos yeux
L'œil de la providence;
A nos pieds l'abondance,
Sur nous l'azur des cieux.
Alors de la terre,
L'âme s'envolant,
Oublie et misère
Et chagrin brûlant,
Là, l'espérance
Ramène au cœur
La confiance
Et le bonheur.

5

Car lorsque des hauteurs l'homme voit la nature,
Il n'entend plus en lui ni plainte ni murmure.

. . . .

Vous le voyez, amis, loin du toît paternel,
Ce beau pays pourtant me fait bénir le ciel;
Et sur vous, à mon tour, ici j'ai l'avantage :
Dieu sait égaliser chaque part qu'il nous fait,
En France vous avez de la gloire en partage;
Mon nom n'a pas d'éclat, mais sur ce beau rivage,
J'ai des œuvres de Dieu le tableau plus parfait.



Dom Pedre à Ipyranga,

OU

L'INDÉPENDANCE DU BRÉSIL.

DOM PEDRE A IPYRANGA,

OU

l'Indépendance du Brésil.

A Independencia ou a Morte.
Paroles de D. Pedre.

Au siècle où nous vivons les peuples marchent vite,
L'espoir de l'avenir sans cesse les agite,
Et dès les premiers pas bouillonne en leur cerveau ;
Un seul jour leur suffit pour s'inscrire en l'histoire,
Et nous en connaissons qui, portés par la gloire,
Ont atteint l'âge mûr en sortant du berceau.

Pour décider alors leur marche chancelante,
Dans leur ciel apparaît quelqu'étoile brillante,
Dont l'éclat inconnu les arrache au sommeil,
Elle semble à leurs yeux révéler leur puissance,
Dès cette heure l'on peut dater leur existence :
Et l'enfant qui dormait devient homme au réveil.

Toute haletante encor, la vieille Europe à peine,
Comme un coursier dompté, semblait reprendre haleine;
Car à son flanc meurtri, trop long-temps cramponné,
L'imprudent cavalier, insensible à sa plainte,
Ne faisait plus sentir de douloureuse étreinte,
Et sur l'arène enfin gisait désarçonné.

L'empereur n'était plus... mais un autre hémisphère
Voyait à l'horizon se lever la lumière
D'un astre impérial, dont les brillants rayons
Devaient faire jaillir sur la scène du monde,
De fastes glorieux une source féconde,
L'aigle abattait son vol sur d'autres régions.

Sous un ciel merveilleux une riche contrée,
Par d'envieuses mains trop long-temps pressurée
Engraissait sans profit de trésors incessants
Un pays épuisé qui cherchait de la vie,
A ranimer encor la force évanouie,
Comme dans certaine onde on ravive ses sens.

Mais l'heure était venue où la faible Lisbonne
Devait, en frémissant, de sa riche couronne,
Voir le plus beau fleuron se perdre sans retour.
L'air de la liberté, traversant l'Atlantique,
S'en allait du Brésil rompre le joug inique,
Le nouveau-monde avait son tour.

Un jeune prince alors, né sur les bords du Tage,
Mais sous un ciel de feu transplanté dans cet âge
Où l'homme généreux n'obéit qu'à son cœur,
Avait de l'équité, suivant la voix plaintive,
Juré de délivrer sa patrie adoptive
D'un pouvoir oppresseur.

Il avait combiné, dans son vaste génie,
Entre les deux pays une heureuse harmonie;
Chacun, selon son droit, justement abrité,
Sous un même drapeau, groupant son existence,
Eût, par cette unité, su doubler sa puissance
Et conservé sa liberté.

Tout un peuple en lui seul a mis son espérance,
Il ne trahira pas sa sainte confiance,
Et traversant les mers, organe de ses vœux,
Sa voix ira tracer l'imposante figure
D'hommes se réclamant des droits de la nature
A des hommes comme eux.

Amis, leur dira-t-il, en frères
Il faut nous traiter dès ce jour,
Nos aiglons ont senti leurs serres;
Ils veulent voler à leur tour
Sur vos rivages, je vous jure,
Afin d'y chercher sa pâture,
Nul n'y viendra faire capture,
Nos champs ne nous refusent rien;
Mais que d'une terre étrangère,
On ne vienne point dans notre aire,
Comme le ferait un corsaire
Pour nous arracher notre bien.

Soyons égaux, la providence
Ne dispensa rien au hazard,
A tous dans sa munificence,

Elle a fait une égale part.
Sur la montagne et sur la plaine,
En tous lieux d'une main certaine,
Elle sait épancher sans peine
La rosée, à l'arbre, à la fleur,
Et pour répandre la lumière
Sur le front empreint de poussière
Aussi bien qu'aux grands de la terre,
Le soleil est près du Seigneur.

Oui, sous le ciel qui nous vit naître
Librement, il faut exister ;
Dieu n'est-il pas l'unique maître,
Qu'un grand peuple puisse accepter ?
Soyons unis, mais plus de chaînes !...
Le même sang coule en nos veines ;
Et pourtant vos mains ne sont pleines
Que d'or par nous seuls récolté ;
Eh! bien, que le passé s'efface,
La haine en nos cœurs n'a point place ;
Mais désormais, frères, de grâce,
Ah ! rendez-nous la liberté.

Le message est parti... soufflez avec constance
Brises qui, de nos cœurs, emportez l'espérance,
Afin que sur votre aîle un rapide vaisseau
Ramène en nos climats et la force et la vie,
Et resserre à jamais l'alliance qui lie
Et l'ancien monde et le nouveau.

Le héros, cependant, poursuivait son ouvrage,
Sur ses pas en tous lieux ranimant le courage,
» Attendons, disait-il... Que le bon droit pour nous
» Soit notre force un jour... Si parfois leur démence
» Nous poussait à jeter le fer dans la balance,
» Sur eux serait la honte et la gloire sur nous. »
Pour calmer des esprits la noble impatience,
Partout il apparaît, et partout sa présence
Semble à tous les regards un gage d'avenir ;
Des pleurs qu'on a versés, le souvenir s'efface
Comme si sur son front fut écrit quand il passe :
Votre esclavage va finir.

Tout à coup au milieu de sa marche féconde,
Tandis qu'avec transport, il voit du nouveau monde
Changer à chaque pas le spectacle enchanteur,

Il vient de recevoir la réponse insultante,
Qu'à de justes griefs une main imprudente
Écrivit sans pudeur.

A peine a-t-il jeté sur cette feuille impie
Un regard indigné, qu'aussitôt il s'écrie :
Enfin, Brésiliens, votre heure va sonner ;
Vous demandiez justice, écoutez de la rive
L'écho qui vient répondre à votre voix plaintive,
Le lion maintenant pourra se déchaîner.

Quoi ! dans un moment de folie
Insensé tu conçus l'espoir
De te créer une patrie ;
L'esclave doit-il en avoir ?
Le beau pays qui t'a vu naître
Produira pour un autre maître
Ce qu'arroseront ses sueurs,
Et si plus tard ton font débile
N'en peut plus verser, sois tranquille,
Eh ! bien, tu répandras des pleurs.

Le sol fécond où tu travailles,
Afin d'enrichir des tyrans
N'est semé d'or en tes entrailles,
Que pour leurs désirs dévorants.
Afin d'embellir leur repaire,
Chaque jour verra cette terre
Enfanter un trésor nouveau.
Pour récompenser leur paresse ;
Elle aura pour eux la richesse,
Et pour ton travail le tombeau.

Le soir, quand la lune se lève,
Et dans l'onde vient se mirer,
Si parfois à quelque doux rêve
Ton cœur aimait à se livrer,
Éteins, éteins l'ardente flamme
Qui voudrait réchauffer ton âme,
N'espère pas un heureux jour ;
Ainsi qu'en sa serre cruelle
L'autour brise la tourterelle,
La misère étouffe l'amour.

Chasse bien loin toute espérance,
Pour toi n'est pas fait le bonheur ;
Tout ce qui charme l'existence
Appartient à ton oppresseur.
Quoiqu'en sa démence barbare,
Sa cupidité qui l'égare,
De ta vie ait fait un enfer,
Il te laisse un bien qu'il ignore,
Car à tes bras regarde... encore...
Compagnon, il reste du fer !

Oui, brisons enfin notre chaîne,
Vieille Europe tremble à ton tour,
Tu n'as pas voulu notre amour,
Eh ! bien, nous te léguons la haine !...
Amis, il faut atteindre au port,
Honte à qui craindrait la tempête,
Mon seul mot d'ordre à votre tête
Est... l'indépendance ou la mort !!!

Ce cri, répercuté comme un coup de tonnerre,
Se répand dans les monts comme l'eau des torrents,

Et jusque dans l'autre hémisphère
Va même sur leur trône effrayer les tyrans.

A ton aspect alors, ô liberté chérie,
On entendit, dit-on, répéter mille voix,
Ce mot proscrit, ce mot... patrie !
Maudit qui maintenant serait sourd à sa voix.

Et dès ce jour le ciel, pour fermer tes blessures,
Brésil, a dans ton sein répandu ses faveurs,
Ton sol a recouvré de plus riches parures,
Des trésors plus nombreux et de plus belles fleurs.

Guidé par le héros qui fit tomber tes chaînes
Les champs de l'avenir par toi se sont ouverts,
Et ta fécondité vers les rives lointaines
De tes riches produits étonne l'univers.

. . . .

. . . .

Ici bas, lorsque Dieu veut fonder un empire,
Il choisit un mortel, il l'enflamme, il l'inspire,
Et le génie en lui descend du haut du ciel.
On voit un jour inscrits au temple de mémoire
Les fondateurs fameux tout rayonnants de gloire,
Et de Dom Pèdre ainsi le nom fut immortel.




Les Tombeaux.

LES TOMBEAUX.

De la destruction la mort n'est pas suivie ;
La tombe est un chemin qui ramène à la vie ;
C'est d'un être immortel l'asile respecté ,
La limite du monde et de l'éternité.

Madame Vannoz.

VOEU DE L'AUTEUR POUR LA CONSÉCRATION D'UN CIMETIÈRE.

Ils sont sitôt passés les jours de notre vie,
Et l'instant de la mort est pour nous si douteux ,
Qu'il faut se demander quelle étrange folie
Nous rend de notre tombe autant insoucieux.
S'il est vrai qu'en quittant sa dépouille mortelle ,
De notre âme parfois la divine étincelle ,
Au terrestre séjour se plait à revenir
A ce corps qui n'est plus son ancienne demeure,
Pour gage de regret à celui que l'on pleure,
Nous devons un tombeau culte du souvenir.

Non pas de ces tombeaux que des voûtes renferment,
Par d'avides gardiens peut-être profanés,
Et sur lesquels jamais aucunes fleurs ne germent,
A l'éternel oubli sans cesse abandonnés.
Oh ! la tombe, à nos yeux, a plus de poésie ;
Il faut qu'avec respect sa place soit choisie,
De ceux qu'on a chéris, c'est le dernier séjour,
Et dans ces soins pieux donnés à leur mémoire,
Pour charmer leur repos, il faut qu'ils puissent croire
Aux éternels regrets d'un éternel amour.

Non, point de ces tombeaux où d'une main avare,
On ose sans pudeur arracher au trépas
Les pieux ornements dont saintement on pare
Des restes adorés qu'on ne reverra pas.
On dit qu'à la lueur d'une pâle lumière,
A la faveur des nuits, quand tout dort sur la terre,
On a vu, se glissant dans l'ombre des caveaux,
D'infâmes ravisseurs qui, cherchant leur pâture,
Allaient, pour s'assouvir, fouiller la sépulture,
Semblables au chacal qui creuse les tombeaux.

Est-il vrai qu'un jour vient, où violant encore
La couche sépulcrale où dorment les aïeux,
Une profane main dans un feu qui dévore,
Ose jeter aussi ces restes précieux ?
Que deviennent alors ces âmes sans demeure,
Sur leur tombe jamais aucune voix ne pleure,
Et les pleurs des vivants pour les morts sont si doux !
C'est un éclair de vie en leurs retraites sombres,
Qui, des nuits du tombeau, vient dissiper les ombres,
Et dans leur long sommeil les font rêver à nous.

Sous le voile des nuits, quand tout objet s'efface,
Et qu'un profond silence au jour a succédé,
Parfois n'avez pas entendu dans l'espace
Quelqu'étrange soupir par la brise apporté ?
Votre œil n'a-t-il point vu de bizarres figures,
Changeant à chaque instant de formes, de structures?
Du tombeau dépouillé ce sont les noirs esprits
Qui, chassés de leur lit vont, exhalant leurs plaintes,
Reprocher aux vivants, avec leurs voix éteintes,
Pour ceux qui ne sont plus leur désolant mépris.

Le respect pour les morts grandit notre nature,
C'est le culte au passé qui fait grand l'avenir,
Et l'on vit vertueux, lorsque la sépulture
De vos faits accomplis garde le souvenir.
Nous voudrons vainement rechercher dans l'histoire,
Quel peuple a su laisser une noble mémoire
Qui n'ait point vénéré le culte du tombeau ;
Sans le respect aux morts, il n'est point de patrie,
Et des parents défunts la dépouille chérie
Est le palladium qui défend le berceau.

Le temps dévore tout dans sa marche infinie,
Les nobles nations périssent tour à tour,
Tout s'éteint ici bas, la gloire et le génie
Auprès de l'avenir leur règne n'est qu'un jour.
Que le tombeau, du moins, soit la demeure sainte
Où nos os, à l'abri d'une cruelle atteinte,
Attestent à jamais que nous avons vécu.
Dans le sentier du bien notre marche est débile,
Il faut, pour soutenir notre vertu fragile,
Que par le souvenir le néant soit vaincu.

Répondez, répondez, nations généreuses,
Que reste-t-il de vous, de vos vaillants exploits,
Où sont vos monuments, vos cités glorieuses,
Orgueil évanoui des peuples et des rois?
Les fleuves sont taris qui baignaient vos rivages,
Rien n'a porté vers nous, vos mœurs ni vos usages;
De vous l'on chercherait en vain quelques lambeaux,
Et peut-être jamais n'aurions-nous voulu croire
A tout ce qu'on nous dit de votre antique gloire,
Si vous n'aviez laissé pour témoin vos tombeaux.

Pourquoi, loin de nos yeux, cacher la sépulture :
Qui n'a point de remords ne craint pas de mourir.
C'est en s'accoutumant aux lois de la nature
Qu'on se fait un bonheur que rien ne peut flétrir.
Saus doute, de la mort, la pensée est terrible,
S'il est vrai qu'en un lieu secret, inaccessible,
Loin de ceux qu'on aima, l'on est enseveli.
Les maux sont passagers qui tranchent l'existence,
Mais à l'heure suprême, une horrible souffrance
C'est de se voir plongé dans l'éternel oubli.

Frères, vers l'Orient dirigeons notre vue
Chez ce peuple qu'en vain notre orgueil veut narguer,
Quels usages touchants, et que l'âme est émue
Des soins que pour les morts on leur voit prodiguer.
Voyez ces ossements dans des urnes pieuses,
Des aïeux vénérés, dépouilles précieuses,
En des caveaux sacrés conservés saintement,
Où de chaque famille archive funéraire,
On apprend des vertus la route héréditaire,
Et de la gratitude éternel monument.

Et nous qu'en ses décrets le Seigneur a fait naître
Aux rayons le plus pur sorti de sa bonté,
Nous dont les premiers ans apprennent à connaître
Le radieux espoir de l'immortalité ;
Comment oserons-nous, vers la voûte éternelle,
Rejoindre à notre tour cette essence immortelle,
Dont nous abandonnons la dépouille ici bas ?
Ne méritons-nous point que Dieu, pour nous confondre
Et punir des ingrats, ne vienne aussi répondre :
Retirez-vous, maudits, je ne vous connais pas ?

Oui, par pitié pour vous, avec une foi sainte,
Conservez aux tombeaux un souvenir pieux,
Afin que contre vous aucune amère plainte
Du sépulcre oublié ne monte vers les cieux.
Entre le ciel et nous, la tombe est sur la terre,
Un lien éternel, doux intermédiaire
Où ceux qui sur leurs pas ne trouvent que douleurs,
En contemplant de loin le terme du voyage,
Pour finir le chemin retrempent leur courage :
Visitez les tombeaux, vous deviendrez meilleurs.

Voilà donc, direz-vous dans votre âme attendrie,
La pente inévitable où l'homme est emporté,
Pourquoi tous les ennuis dont sa vie est flétrie,
Mer dont le flot sans cesse est par lui tourmenté.
Pourquoi battre toujours d'une rame incertaine,
Une onde que les vents devraient rider à peine
Pour mener doucement notre esquif vers le port.
Pourquoi puisque le temps est si court qu'on doit vivre
Ne pas joncher de fleurs le chemin qu'il faut suivre;
Nos incessants débats éloignent-il la mort?

Mais il faut ménager aussi notre faiblesse,
Le cœur supporte mal de terribles tableaux ;
Dans de lugubres lieux, pourquoi placer sans cesse
Des objets de nos pleurs les trop tristes tombeaux ?
Sous la voûte des cieux n'est-il donc pas plus sage,
Dans de paisibles lieux, sous un épais feuillage,
D'élever pour les morts un asile écarté,
Frais oasis où Dieu, dont la bonté convie
Le pélerin trop las au désert de la vie,
Lui permet le repos pour une éternité?

Brésil, ô beau pays ! où d'un main fertile
Dieu se plut à verser ses plus riches faveurs ;
Sous tes splendides cieux, que le dernier asile,
Au voyageur surpris offrirait de douceurs !
Combien ces mille voix que l'on entend sans cesse,
Portant au Créateur un concert d'allégresse,
Devraient dans son sommeil doucement retentir !
Ah ! sous l'herbe des bois, où de l'oiseau qui chante,
Comme pour nous bercer s'entend la voix touchante,
C'est là se reposer, mais ce n'est pas mourir.

Non loin de la cité, voyez cette colline
Qu'ombragent cesmanguiers, ces orangers en fleurs,
Là, le regard ravi de toutes parts domine
De l'horizon lointain les tableaux enchanteurs;
Le murmure incessant de la ville prochaine,
Dans ce lieu n'est qu'un bruit que l'on entend à peine.
Les flots de la cité se brisent sur ses bords
Comme dans ces îlôts, où pendant la tempête
L'oiseau des mers trouvant une sûre retraite,
De l'Océan qui gronde affronte les efforts.

C'est là que j'aimerais au milieu du feuillage,
Sous un gazon épais voir creuser les tombeaux,
Pour que près des aïeux chacun vînt d'âge en âge
Se placer à son tour dans le lit du repos.
Je voudrais qu'à chacun une modeste pierre
Rappelât seulement le nom que sur la terre
Portait l'être chéri qui dort d'un long sommeil,
Et qu'on s'abstînt surtout d'épitaphe pompeuse,
Des vivants consolés étiquette orgueilleuse,
Et de la vanité méprisable appareil.

Oh ! qu'il doit être doux quand la mort sur son aîle
Emporte sans pitié l'objet de nos amours,
De pouvoir sur sa tombe à son âme immortelle
Répéter qu'ici bas on s'en souvient toujours.
Des vivants et des morts mystérieux langage,
D'un divin avenir pour nous précieux gage,
Heureux celui qui croit en tes nobles accents ;
Par toi la mort n'est plus qu'une chaîne infinie
Par qui la terre au ciel est à jamais unie,
Et qui rend du trépas tous les coups impuissants.

Voyez-vous ce tombeau couvert de fleurs nouvelles
Environné partout d'odorants arbrisseaux,
D'un enfant adoré les dépouilles mortelles
Y reposent en paix parmi les nids d'oiseaux.
D'où vient que chaque jour versant de douces larmes,
La mère à le revoir semble trouver des charmes ?
C'est que dans les soupirs du zéphir embaumé,
On dirait que le vent apporte à son oreille
Le souffle cadencé de l'enfant qui sommeille;
Et qu'elle dit tout bas : il dort mon bien-aimé.

Oh! dites-moi comment aurait fait ce pauvre ange,
Si dans de noirs caveaux tout froid on l'eût placé,
Au lieu de doux baisers, quand il n'eut pour échange
Sur ses lèvres senti qu'un suaire glacé ?
A l'âme de l'enfant qui du monde s'envole,
Il faut qu'on fasse entendre une douce parole,
Pour que patiemment il attende le jour ;
Où de sa mère enfin rendue à sa tendresse,
Recevant tout-à-coup une douce caresse,
Il retrouve à jamais son ineffable amour.

Oui tous les souvenirs vivent dans cette enceinte,
Le cœur sait soulever la pierre du tombeau.
De notre corps mortel si la vie est éteinte,
De l'âme toujours jeune y brille le flambeau.
L'orphelin à genoux y retrouve son père,
Un amant ses amours, une fille sa mère,
Les citoyens y vont pleurer leurs bienfaiteurs.
Et quand de noirs chagrins abreuvent l'existence,
A l'aspect du tombeau, l'on voit une espérance
Qui, nous montrant le ciel, adoucit nos douleurs.

Un Soldat de la Vieille Garde

AU

BRÉSIL.

Un Soldat de la vieille garde au Brésil.

Toujours lui, lui partout ou brûlante ou glacée
Son image toujours ébranle ma pensée.
V. H. Orientales.

Ils ne sont pas tous morts ces vétérants fidèles
Que la victoire un jour emporta sur ses aîles
Loin de notre drapeau.
On dirait que la gloire a sur la terre entière,
Dispersant en rayons sa divine lumière,
Pris pour centre un tombeau....

Pour mieux plonger un jour sur l'Océan immense
Où le murmure sourd du flot qui se balance
Nous porte à réfléchir !
Je gravis la montagne, et comme un ermitage
Une maison rustique au milieu du feuillage
A mes yeux vint s'offrir.

Doux asile de paix qu'épargne la tempête,
Qui, lorsque l'ouragan vient mutiler la crête
Des rochers d'alentour,
Est semblable à ce nid où l'oiseau près de terre,
Quand de l'aigle orgueilleux le vent renverse l'air,
Répète un chant d'amour.

J'ai toujours envié le destin de ces sages
Qui, cherchant le repos à l'abri des orages,
Passent des jours heureux,
Sans que rien de ces bruits qui nous viennent distraire,
Cris joyeux de plaisir, sanglots de la misère
Ne parvienne vers eux.

Près du modeste toît tout respirait l'aisance,
Le bonheur et la paix, et pourtant le silence,
De ce calme réduit
Faisait venir au cœur une pensée amère,
Comme on pleure en voyant la tombe funéraire,
Un avenir détruit.

Car, il faut l'avouer, telle est notre nature,
Contre le monde en vain chacun de nous murmure,
Bien peu savent le fuir !...
Et de l'isolement contractant l'habitude,
Ce n'est qu'avec le temps que de la quiétude,
On apprend à jouir.

J'approchai doucement pour qu'on ne pût m'entendre
Et sans être aperçu je parvins à surprendre
Un tableau ravissant.
Si bien harmonisé dans ce beau paysage,
Que ma voix, en tremblant, pour en tracer l'image,
Craint son trop faible accent.

Au milieu du plateau, solidement bâtie,
S'élevait la maison, avec soin garantie
Des rayons du soleil
Par de frais arbrisseaux, dont les fleurs odorantes
Allaient s'entremêler aux couleurs éclatantes
D'un arbre au fruit vermeil.

Au travers du logis dont la porte s'entrouve,
Dans l'infini lointain l'œil enchanté découvre
La mer aux flots d'azur,
Baignant de verts îlots de son onde tranquille,
Où chante le pêcheur dans sa barque fragile
En voyant le ciel pur.

Assis près de la porte, un vieillard vert encore
Lit un journal. Parfois son beau front se colore:
Et sous ses blancs cheveux,
Comme s'il empruntait quelque flamme à la page,
Par moments on peut voir sortir malgré son âge
Des éclairs de ses yeux.

Je voulus m'approcher, mais le bruit d'une pierre
Vers moi lui fit jeter un regard en arrière,
Et soudain empressé,
Pardonnez-moi, dit-il, si, plein de ma lecture,
Je n'ai pu de vos pas entendre le murmure:
J'étais tout au passé.

Vous aussi vous venez visiter ma demeure,
N'est-ce pas?... la retraite où de ma dernière heure
L'instant tarde à venir,
Car je n'aurais jamais conçu cette espérance
De nourrir si long-temps ma sauvage existence
Par un seul souvenir.

Sans l'accueil bienveillant que vous daignez me faire,
Lui dis-je, je craindrais de sonder un mystère,
Dont le voile baissé,
Pourrait, en se levant, faire soudain renaître
De tristes souvenirs que vous légua peut-être
Un doulouleux passé!

Douloureux, dites-vous? Vers ces flots de lumière,
Jeune homme, regardez!... Lorsqu'à toute la terre
Ces rayons chaleureux,
Aux lieux les plus lointains versent sur la nature
Les trésors infinis qui rendent sa parure
Si brillante à nos yeux.

La nuit peut bien venir, car le sillon encore
Gardera sa chaleur jusques à l'autre aurore,
Et dans l'obscurité
De l'astre disparu subissant l'influence,
Le grain qu'on a semé recevra la naissance
Et la fécondité.

Eh ! bien donc, maintenant, détournez votre vue,
Là, sous ce pauvre toit, voyez cette statue,
C'est l'emblême pour moi
D'un soleil qui, dorant les jours de ma jeunesse,
A laissé des reflets auxquels dans ma vieillesse
Je m'échauffe parfoi.

Près d'elle, vous voyez, j'ai placé mon épée,
En des temps glorieux autrefois occupée,
Puis ce signe d'honneur,
Qu'un jour *il* attacha lui-même à ma poitrine,
Et que dès le moment de sa triste ruine,
Je ne porte qu'au cœur.

Depuis bientôt trente ans dans cette solitude,
Mon cœur, plein du passé, s'est fait une habitude
De se trouver heureux,
En repassant en lui ces faits dont la mémoire
Brille de tant d'éclat, qu'à peine je puis croire
Les avoir vus des yeux.

Tantôt sur l'Océan soulevé par l'orage,
De nos anciens combats, je vois comme l'image
Devant moi se dresser.
Le choc des flots entr'eux sont nos charges terribles,
Ces rochers à fleur d'eau nos carrés invincibles
Où tout vient se briser.

Mon œil avec amour suit la vague écumante
Qui, par-dessus les flots, au sein de la tourmente,
S'agrandit en roulant,
Je la nomme du nom des héros intrépides
Qui, guidant autrefois nos escadrons rapides,
Passaient comme le vent.

Dans mon illusion, pour m'affermir encore,
De la foudre, le bruit, tantôt sourd ou sonore
Imite les canons,
Quand prompts comme l'éclair sur le champ de bataille
Lointains ou rapprochés les coups de la mitraille
Brisaient les bataillons.

De ces tableaux mouvants les étranges caprices,
De mes chers souvenirs devenant les complices,
Devant moi font surgir
Ces combats immortels dont les noms pleins de gloire
Sont avec notre sang imprimés dans l'histoire
Des âges à venir.

Tantôt sur l'Océan, comme en un brillant rêve,
Je crois voir d'Austerlitz le soleil qui se lève,
Puis d'autres champs fameux :
Marengo, Friendland, Iéna, les Pyramides,
Montmirail, Champaubert, comme autrefois spendides
Passent devant mes yeux.

Et sous la main de Dieu lorsque la mer docile,
A la brise du soir se berce plus tranquille,
Quand les cieux étoilés,
Quand les phares lointains qui bordent le rivage,
Guidant le moindre esquif menacé par la plage
Brillent entremêlés.

On dirait de ces nuits, lorsqu'après la victoire,
Près des feux du bivouac, rappelant la mémoire
Des hauts faits du combat;
On comparait au bruit de la journée ardente
Le calme glorieux que goûtaient sous la tente
Général et soldat.

De la lune parfois la tremblante lumière
Frappant cette statue à mon regard éclaire
Les traits de l'Empereur.
Et de mes sens trompés l'illusion extrême
Le voit, comme autrefois, quand il venait lui-même
Pour épancher son cœur.

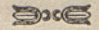
A mon oreille encor j'entends sa voix nous dire :
» Enfants, votre Empereur vous aime et vous admire,
Je suis content de vous !... »
Quelque soit l'avenir, grâce à vous notre France
Vers elle désormais voit pencher la balance
De l'univers jaloux.

Du temps présent alors le passé prend la place,
Exil, isolement, tout devant lui s'efface ;
Et tour à tour je vois
L'Empereur rayonnant, nos aigles triomphantes,
J'entends des chants joyeux, des fanfares bruyantes
Résonner à la fois.

Quand vous m'avez surpris les yeux sur cette page,
De nos jeunes soldats l'intrépide courage
Me venait rajeunir.
Et mes larmes coulaient en apprenant qu'encore,
Porté par nos neveux, le drapeau tricolore
Semblait se souvenir !...

Ah ! croyez-moi, ma vie a ses moments d'ivresse...
Qand des temps écoulés le souvenir vous laisse
Un parfum de grandeur,
Loin d'un monde étranger à ces gloires passées ,
Il faut à reployer le cœur en ses pensées
Mettre son seul bonheur.

Ne me plaigüez donc pas, ma bizarre existence
A deux ardents foyers puise la patience ,
Et leur douce chaleur
M'apporte des rayons qui m'éclairent sans cesse :
Le soleil du tropique échauffe ma vieillesse,
L'autre échauffe mon cœur.



Aux jeunes filles qui ont des Oiseaux.

AUX JEUNES FILLES
QUI ONT DES OISEAUX.

Dieu fit la Liberté, l'homme a fait l'Esclavage.
J. Chénier.

Non, je ne puis le comprendre...
Eh ! quoi, vous au cœur si tendre,
Si sensibles aux moindres maux,
Avez-vous donc le courage
D'enfermer dans une cage
Ces pauvres petits oiseaux !...

Je suis bien certain d'avance
Qu'en votre folle innocence,
En faisant un prisonnier,
Certes, vous ne pensez guère
Qu'en riant vous allez faire
Un office de geôlier.

Oui, de geôlier, jeunes filles...
Vous, si bonnes, si gentilles,
Je suis forcé, pour raison,
De vous nommer de la sorte,
N'est-ce pas le nom que porte
Le gardien d'une prison?

Si quelqu'une trop légère
D'être parfois prisonnière
En sa vie a mérité;
Ah! qu'elle vienne nous dire,
S'il est rien que l'on désire
Autant que la liberté!!!...

Puis, voyez quelle injustice!...
Pour satisfaire un caprice,
Un innocent va souffrir...
Vous aviez été méchante;
Mais l'oiseau, parce qu'il chante,
Faudra-t-il donc le punir?...

Enfants, vos pleurs éloquentes,
De vos mères indulgentes
Savent calmer le courroux.
Mais plus vos voix savent plaire,
Plus avec soin l'on resserre,
Pauvres oiseaux, vos verroux.

Si, sur la verte pelouse,
De vous, une main jalouse,
Vous empêchait de bondir:
Enfants, vos larmes sans doute
Montreraient ce qu'il en coûte
Pour réprimer un désir...

Eh ! bien, chacun dans ce monde
Reçoit, d'une main féconde,
Des biens dont il doit jouir.
Respect aux lois éternelles:
Pour voler Dieu fit les aîles,
Vos petits pieds pour courir.

Peut-être un jour, oublieuses
A vos jeux, vives, joyeuses,
Vous livrant sans réfléchir,
Laisserez-vous sans pâture
La petite créature,
Qui bientôt devra mourir.

Et puis votre main peut-être
Aux oiseaux, venant de naître,
Ravira sans le vouloir,
La mère qui, sous son aîle,
Les protégeait, et sans elle,
Que vont-ils faire ce soir ?...

Si le soir, quand la grande ombre
Vient rendre la nuit bien sombre,
Seules vous étiez parfois
Dans une forêt épaisse,
Où malgré votre détresse,
On n'entendit point vos voix !..

Pour retrouver votre mère,
Vous feriez votre prière,
En vous jetant à genoux
Et vous diriez : Vierge sainte,
Préservez-nous de l'atteinte,
Et des voleurs et des loups...

Enfants, chaque créature
A reçu de la nature
Une voix qui monte au ciel ;
Les enfants ont leur langage,
Les oiseaux ont leur ramage
Qu'écoute aussi l'Éternel.

Que résoudra sa justice,
Quand leur voix accusatrice
Contre vous s'élèvera ?
Car tout saura vous confondre,
Et qu'auriez-vous à répondre
A Dieu lorsqu'elle dira :

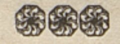
» Vous vouliez, ô divin maître,
» Au monde, en nous faisant naître,
» Peupler les bois et les champs,
» Et pour animer la terre,
» En tous lieux nous devions faire
» Résonner nos tendres chants.

» Hélas ! quels furent nos crimes,
» Pour devenir les victimes
» D'un si déplorable sort,
» Qui, ravissant notre mère,
» Ne nous promet au contraire
» Que la douleur et la mort. »

Alors Dieu, dans sa colère,
Envers vous juste et sévère,
Ému de leurs pleurs touchants,
Permettra qu'il vous advienne
A votre tour quelque peine,
Car il punit les méchants.

Allons, enfants, du courage !...
Brisez, brisez cette cage ;
Oh ! comme ils seront heureux !...
Puis en pensant à la joie
Que votre cœur leur envoie,
Vous le serez bien plus qu'eux.

Et demain à la fenêtre,
Pour récompense, peut-être,
Au réveil avec gaîté
L'oiseau viendra vous apprendre
Combien la voix est plus tendre
Quand on chante en liberté !...



Le Rio Nègre et l'Amazone.

LE RIO NÈGRE ET L'AMAZONE.

On passe un peu d'orgueil quand il est bien placé.
Boissy.

Le Rio-Nègre un jour dans son cours orgueilleux ,
Croyant ses flots profonds, maîtres du nouveau monde
Entendit tout à coup le bruit impétueux
Que répondait au loin le murmure de l'onde
D'un fleuve monstrueux.

» Qu'ai-je entendu , dit-il, quelle insolente voix
» Retentit en des lieux soumis à mon empire ?
» Moi seul en ces climats je puis dicter des lois,
» Malheur à qui pourrait oser dans son délire
» Méconnaître mes droits ! »

À peine il achevait que du fleuve géant
L'immense nape d'eau lui barra le passage;
Transporté de fureur l'orgueilleux écumant,
Au sein de son rival s'élance plein de rage
En lui disant :

» Se peut-il, onde téméraire,
» Qui semble affronter ma colère,
» Qu'à ton oreille on aît pu taire
» Jusqu'ici mon brillant renom ?
» Ah ! crois-moi, livre le passage,
» À mes flots tu portes ombrage,
» Tout en ces lieux me doit hommage,
» Car le Rio-Nègre est mon nom. »

Mais le bruit des roseaux ébranlés par la brise,
Étouffa ces accents par le vent emportés,
Et malgré sa fureur, il vit avec surprise
Les flots de son rival faiblement agités.

Côte à côte long-temps ils marchèrent ensemble,
Sans que l'on vit leurs eaux entre elles se mêler ;
Pareils à deux époux qu'un même lit rassemble,
Et qui, brouillés entre eux, ne veulent point parler.

Mais comme le plus fort est souvent le plus sage,
Au Rio-Nègre enfin le fleuve généreux
Fit entendre à son tour, en son noble langage,
De la douce équité les sons harmonieux :

» Frère, Dieu dont le bras sur une même route,
» Par des chemins divers tous deux nous a remis,
» Dans ses divins projets n'a pas voulu sans doute
» Que, nés au même sein, nous fussions ennemis.

» Notre commun destin n'est-il pas sur la terre
» De féconder les bords par nos eaux arrosés ?
» A Dieu qui nous créa, que fait notre colère,
» En coulerons-nous moins pour être divisés?

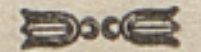
» Pourquoi serions-nous fiers de nos vagues profondes ?
» Qui donc a rassemblé ces flots majestueux,
» Mille et mille ruisseaux n'ont-ils pas de leurs ondes,
» Goutte à goutte grossi ton courant orgueilleux ?

» Obéissons plutôt à la toute-puissance
» Qui nous guida tous deux vers ces mêmes séjours,
» Et que par notre accord une heureuse abondance,
» De nos flots en tous lieux fasse bénir le cours. »

Aux voix de la raison la nature est docile,
L'homme seul ici bas a peine à l'écouter.
Le Rio-Nègre honteux d'un courroux inutile,
A l'Amazone enfin cessa de résister.

Puis de tous deux un jour les ondes fécondantes
Furent dans l'Océan s'engloutir sans retour ;
Et le mugissement des vagues écumantes,
A leur oreille aussi sembla dire à son tour :

Fleuves géants, ondes altières,
Coulez sans devenir jaloux ,
Se souvient-on de vos colères ,
Quand dans mon sein vous êtes tous ?
Coulez , coulez pour que votre onde
Rende en tous lieux riche et féconde
La terre où Dieu vous a placés ;
Là seulement est votre gloire ,
Car on ne garde la mémoire
Que des trésors que vous versez.



La jeune Fille et l'Oiseau-mouche.

LA JEUNE FILLE

ET L'OISEAU-MOUCHE.

N'affectez point une vaine valeur
Même aux héros l'imprudence est funeste.
Parny.

Le soleil naissait à peine,
Et l'haleine
Des beaux orangers en fleurs
S'épandait dans la nature,
Douce et pure,
Comme un parfum du Seigneur.

On eût dit que d'un beau rêve
Qui s'achève,
Le monde sortait joyeux,
Car tout semblait vous sourire
Et vous dire :
Aujourd'hui, soyez heureux.

A ma fenêtre qu'ombrage
Le feuillage
Contre un rayon du soleil,
J'admirais la douce joie
Que déploie
La nature à son réveil.

Ici, c'était une rose
Fraîche éclose,
Dont le sein humide encor,
Sous la goutte de rosée
Nuancée,
Reflète un calice d'or.

Là c'est une onde limpide
Qui, rapide
Se joue au milieu des fleurs,
Et tombe comme une aigrette
Qui répète
Les plus brillantes couleurs.

Fleurs, ciel bleu, rayon, verdure,
　　Onde pure,
Tout résonne dans nos cœurs,
Doux chant que la providence
　　Nous dispense
Comme un baume à nos douleurs.

Mais quand, doucement bercée,
　　Ma pensée,
S'abandonnait au hasard,
Une gracieuse scène
　　Vint soudaine
Apparaître à mon regard.

Voyez, là, sur cette branche
　　Qui se penche,
Cet oiseau dont la couleur
Paraît si vive et si pure,
　　Que l'on jure
D'ici que c'est une fleur.

Puis là, sur ce banc de mousse
    Fraîche et douce,
Dans le feuillage on peut voir
Une blanche jeune fille,
    Qui sautille
Et tout-à-coup vient s'asseoir.

En ton langage si tendre
    Viens m'apprendre
Tout ce qui se passe en toi ;
Si quelque crainte t'agite,
    Ah ! bien vite,
Petit oiseau dis-le moi ?

Ah ! dis-moi, pourquoi naguère
    Si légère,
Jeune fille aux blonds cheveux,
Ainsi que l'oiseau qui vole,
    Vive et folle,
Tu courais d'un air joyeux ?

» Je fuis, disait l'oiseau-mouche
» L'œil farouche
» De ce cruel épervier,
» Qui là bas avec colère
» Dans sa serre
» Aurait voulu me broyer.

» Moi, me dit l'enfant naïve,
» Je m'esquive,
» Pour éviter un baiser :
» On dit qu'une fille sage,
» A mon âge,
» Doit toujours le refuser.

» Moi, je tiens tant à la vie,
» Si remplie,
» Si féconde en heureux jours,
» Fleur, de sa serre maudite,
» Qui m'abrite,
» Ah ! préserve mes amours !

» Car, près de lui, sans courage,
» Son langage
» Trouble toujours ma raison,
» Et quand il me dit : je t'aime !
» En moi-même
» Bientôt j'accorde un pardon.

» Préserve ce nid fragile
» Qui vacille
» Sur ce flexible arbrisseau.
» Que deviendrait sur la terre,
» Sans sa mère,
» Ce pauvre petit oiseau.

» Mais le voici qui s'avance,
» Du silence !
» Un souffle peut te trahir,
» S'il t'entend, point de ressource
» En ta course,
» En vain tu voudrais le fuir. »

Puis se croyant hors d'atteinte,
    Sans contrainte,
Il roucoule un chant joyeux.
Le cruel oiseau de proie
    Se reploie
Et le dévore à mes yeux.

Il passait quand l'imprudente,
    Confiante,
En riant vint s'accuser...
En vain la pauvre petite
    Prit la fuite...
On prit plus vîte un baiser...

Petits oiseaux, petite filles,
    Trop gentilles,
Ah ! de vous, ayez plus soin.
N'avoir plus ni doux ramage,
    Ni pur visage,
Manquerait trop au jardin.

Le danger d'être toujours aux fenêtres.

LE DANGER D'ÊTRE
TOUJOURS AUX FENÊTRES.

Voulez-vous que la paix dans vos cœurs se conserve?
Belles, que le travail vous occupe toujours :
Souvent l'aiguille de Minerve
Repousse les traits des Amours.

Panard.

J'ai grand peur en prenant ma plume...
Car sur moi, bientôt je présume,
Je vais attirer le courroux
De quelque jeune et frais visage,
Si joli, que comme une image,
On l'adorerait à genoux.

Aussi pour déclarer la guerre,
Voyons si, comme auxiliaire,
Sur vous, lecteur, je puis compter ;
Et certain de votre justice,
A votre voix médiatrice
Je promets de m'en rapporter.

Comme le mien votre œil peut-être,
A remarqué cette fenêtre,
Où, quelque soit l'instant du jour,
Comme en son cadre une peinture,
Une ravissante figure,
Dessine un amoureux contour.

Le jour à peine vient de naître,
Qu'aussitôt vous voyez paraître
Le minois riant et mutin,
Semblable aux fleurs qu'on voit éclore,
Lorsque l'horizon se colore
Aux premiers rayons du matin.

Puis, passez encore à cette heure
Où, retiré dans sa demeure,
Chacun fuit un soleil brûlant,
Et derrière la jalousie,
De la curieuse blottie
Vous rencontrerez l'œil brillant.

Enfin, lorsque la nuit commence,
Lorsque la lune se balance
Dans un ciel d'étoiles semé,
Vous la verrez encor rêveuse,
Mêler à la clarté douteuse
L'éclat d'un regard enflammé.

Trop rêver nuit aux jeunes filles,
Surtout lorsqu'elles sont gentilles,
Car alors les malins esprits,
S'emparant d'elles dans leurs songes,
Les enivrent de doux mensonges
Auxquels leur cœur est toujours pris.

Il faut, certes, Mademoiselle,
Qu'un puissant motif vous appelle,
Pour vous occuper jour et nuit;
Jeune fille qui toujours pense
A, croyez mon expérience,
Quelque lutin qui la poursuit.

Le matin je viens pour entendre,
Dites-vous, le langage tendre
Des oiseaux qui volent joyeux,
Vous me trompez belle ingénue,
Les oiseaux n'aiment pas la rue,
Le jardin leur convient bien mieux.

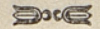
Quand la chaleur devient trop forte,
Je viens chercher à notre porte
L'air le plus frais de la maison.
— Allons enfants, vous voulez rire,
Bien mieux, à coup sûr, l'on respire
Sous l'ombrage et sur le gazon.

Et quand de sa douce lumière,
La lune à son tour nous éclaire,
J'aime à lire au livre des cieux.
— Ah !... vous mentez... car tout à l'heure,
Là, tout près de votre demeure,
Une ombre attirait vos beaux yeux.

Enfant à l'aube matinale,
Quand sur sa tige virginale,
On vient pour cueillir une fleur,
Celle toujours plus recherchée,
Est, croyez-moi, la plus cachée,
Car son parfum est bien meilleur.

Craignez aussi l'heure brûlante,
Où vers la fenêtre, imprudente,
Vous exposez un teint vermeil ;
Gardez votre fraîcheur si pure :
Une délicate figure
Se flétrit trop vîte au soleil.

Puis, sans écouter un doux rêve,
Quand l'astre de la nuit se lève,
Ayez grand soin de vous voiler...
Car, mon enfant, j'en sais plus d'une
Qui, pour fixer ainsi la lune,
A la fin ont su s'aveugler.



Une visite à l'Hôpital des fous.

Une visite à l'Hôpital des fous.

Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société,
De ces mânes exclus des scènes de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie;
Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas;
Que des objets rians se montrent sous leurs pas;
Entourons-les de fleurs; que le cours des fontaines
Coule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines,
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Elysée et non pas les enfers.

Delille, *la Pitié*.

I.

L'homme, justement fier de son intelligence,
Emploie avec ardeur sa trop courte existence
A grandir les destins qu'il remplit ici bas;
Et dans ce noble but qui l'occupe sans cesse,
On le voit s'efforcer à chercher la sagesse,
Que souvent sur sa route il ne rencontre pas.

L'un croyant la trouver, va consulter ces sages,
Dont les noms jusqu'à nous ont traversé les âges,
Un autre du passé sonde la profondeur :
Et le voile partout des passions humaines
Ne laissera percer que lueurs incertaines,
Faites bien plus souvent pour tromper notre cœur.

Riant de nos efforts, que de fois la nature,
A notre œil étonné sait d'une main plus sûre
Tracer en se jouant les plus graves leçons :
On dirait que jaloux de sa toute-puissance,
Dieu, pour humilier l'humaine intelligence,
Veuille éclairer lui seul les lieux où nous passons.

Heureux ceux dont l'esprit sait partout reconnaître,
Quelque soit le tableau, le doigt du divin maître,
L'importune douleur glisse à peine sur eux ;
C'est un rayon d'en haut descendu sur la terre,
Et qui, de l'avenir éclairant le mystère,
Du monde, où nous vivons, leur laisse lire aux cieux.

Quand l'heure du travail est à la fin cessée,
Il m'arrive souvent, seul, avec ma pensée,
De pénétrer par fois dans ce monde enchanté.
Puis comme dans les champs le pauvre plein d'ivresse
Ramasse les épis que le moissonneur laisse,
Je me plais à glaner au champ de vérité.

Vous dont le fol orgueil croit avec assurance,
Par vos travaux d'un jour découvrir la science,
Accompagnez mes pas dans ces lieux de douleurs,
Triste asile que l'homme accorde à la folie,
Et là vous me direz si la philosophie
N'y répand pas aussi d'étonnantes lueurs.

II.

Dans ce vallon étroit, au milieu de l'ombrage,
Vous remarquez un toît dont le frais entourage,
Tout parsemé de fleurs semble vous inviter;
Deux côteaux toujours verts ont soin de l'abriter
Du vent impétueux dont parfois la tempête,

Derrière ce rempart bat la mer inquiète.
Guidés par la montagne aux gracieux contours,
Les flots de l'Océan en suivent les détours
Et viennent doucement baigner ce bord tranquille,
Qui semble leur prêter un généreux asile.
Dans le lointain, la mer offre sans cesse aux yeux,
Par la brise emportés, les navires nombreux,
Qui, de l'humanité, trop ressemblante image,
Abandonnent tantôt ou gagnent le rivage.
A voir ces calmes lieux rarement visités,
Ces flots par un zéphir doucement agités,
Il semble qu'on pénètre en la demeure heureuse,
Refuge préféré de quelque âme pieuse,
Qui du monde oubliant le prestige menteur,
S'en est venu vers Dieu pour trouver le bonheur.

. . . .

Et pourtant ces beaux lieux sont la douce retraite
De ces infortunés dont la raison muette
Un jour s'est retirée emportant sa clarté,
Comme un feu qui s'éteint rend à l'obscurité.
Désireux de juger quelle heureuse influence
Ce séjour enchanteur avait sur la démence,
J'appelai le gardien et je fus introduit.

» Monsieur peut, me dit-il, sans crainte être conduit,
» Jusque dans cette enceinte à nos fous réservée ;
» Nul d'eux ne sont méchants. » J'entrai, mon arrivée,
Appelant les regards de tous ces malheureux,
Un éclair de raison vint briller dans leurs yeux.
Puis aussitôt l'un d'eux, calme et plein de décence,
Se dirigea vers moi : son air, son assurance,
Trompèrent un moment ma perspicacité,
Tant sa parole avait un air de vérité.
» — Soyez le bienvenu, fit-il, la sympathie
De tous les gens de bien fait ma plus douce envie,
Autant il m'a coûté de temps et de labeur,
Pour enfin du pouvoir m'attirer la faveur,
Pour voir après vingt ans l'espérance exaucée,
Que sans être comprise enfantait ma pensée,
Autant aussi je veux aplanir le chemin
De ceux qui pour marcher ont besoin de ma main.
Monsieur, vous me voyez au faîte de la gloire.
Mais vous frémiriez si, traçant mon histoire,
Je montrais à vos yeux comment j'y fus porté,
Et ce que coûte enfin cette célébrité. »
Son regard s'anima, sa voix devint sonore,

Il poursuivit : « — Hélas ! j'étais bien jeune encore,
Effrayé des abus dont j'étais le témoin,
Je sentis en mon cœur l'invincible besoin
D'arborer l'étendard de la philosophie,
Au bonheur des humains je consacrai ma vie,
Je vis que l'intérêt, l'égoïsme en tous lieux,
Chez l'homme perverti s'érigeaient en faux Dieux,
Que pour quelques méchans ils rendaient tout prospère
Au pauvre ne laissant que douleur et misère;
Et j'entrepris alors pour venger les mortels,
Une plume à la main de briser leurs autels.
Après de longs dégoûts, un jour, plein de courage,
J'entrai, non sans effort, chez un grand personnage;
De mes vastes projets je venais, confiant,
Dérouler à ses yeux l'avenir souriant.

. . . .

Pour tracer le portrait de cette étrange idole,
Il faudrait des pinceaux et non pas la parole.
Me direz-vous, Monsieur, pourquoi l'homme se plaît
A choisir ses faux dieux dans le type du laid?
Près de ce corps chétif tout saturé de bile,
Un frisson me saisit comme auprès d'un reptile ;
Ses yeux fixés sur moi, tout remplis de sommeil,

Semblaient me reprocher un importun réveil :
Même il avait encor l'horrible bouffissure
Que le sommeil la nuit imprime à la figure.
C'était à ce soleil qu'un peuple généreux
Mendiait sans rougir un rayon chaleureux.
Je me souvins pourtant qu'une âme noble et belle
Ne se choisissait pas sa demeure mortelle,
Et sous l'impur dehors de ce carbone obscur,
Je crus des diamans rencontrer le plus pur.
Monseigneur, dis-je alors, près de votre excellence,
Si j'eus pour pénétrer tant de persévérance,
C'est qu'un puissant projet par moi seul entrepris,
De vous pour réussir devait être compris.
En jetant mes regards sur la belle patrie
Qu'en sa toute bonté Dieu nous a départie,
Je n'ai pu m'empêcher de voir avec douleur,
Combien de toutes parts il manque à sa splendeur.
Il est de clairs ruisseaux dont les eaux transparentes
S'écoulent doucement à l'abri des tourmentes ;
Chez cent peuples divers leur cours silencieux
N'entend point des vaisseaux les canons orgueilleux,
Dans un vallon caché va se tarir leur onde,
Et nul ne sait leur nom dans le reste du monde.

Presqu'en naissant, grossis de nombreux affluens,
D'autres roulent au loin, comme l'eau des torrens,
Ils sont de l'univers les palpitantes veines
Qui vont donner la vie à ces races humaines,
Dont la cupidité, pour ravir leurs trésors,
Par d'incessants combats ensanglantent leurs bords.
De ces fleuves fameux les noms remplis de gloire,
A la postérité sont transmis par l'histoire,
Un grand peuple ici bas est semblable au torrent:
Malheur à qui voudrait détourner son courant. »
— Je le vis me lancer un regard d'ironie,
Qu'en ma naïveté je crus de sympathie,
Et passant aux détails, je voulus retracer
Tous les abus criants qu'il fallait renverser.—
En entendant les pleurs, les plaintes incessantes,
Les menaçantes voix de nos classes souffrantes,
On place trop souvent, avec peu d'équité,
La source du malaise en ce mot: Liberté.
Un grand seigneur un jour, d'une immense richesse
Possédait des trésors qui grossissaient sans cesse,
Égoïste et cruel, il gardait tout pour lui,
Sans jamais s'affliger de la douleur d'âutrui.
Une fois il advint qu'une chaleur brûlante

Partout sécha les eaux. Une source abondante
Dans son domaine seul ne vînt point à tarir,
Et quand à ses côtés, il vit chacun souffrir,
D'un rire méprisant en narguant la misère,
Puisant l'eau dans sa coupe, il la versait à terre...
En vain l'on espéra qu'un sentiment meilleur,
Dans le danger public entrerait dans son cœur.
Alors on entendit un sinistre murmure,
Puis la rumeur grandit, et d'une voix plus sûre,
On maudit cette main prodigue sans bonté;
La souffrance augmentant, tout le peuple irrité,
Passa de la fureur à l'implacable rage,
Le temps avait cessé de conjurer l'orage.
Sans pitié, tout-à-coup, son bien fut envahi:
Il accusa le sort... lui seul s'était trahi...
Abuser du pouvoir, c'est semer la vengeance:
Aussi vers l'avenir regardant par avance,
Le riche doit toujours, dans la prospérité,
Entre le pauvre et lui mettre la charité.
— La liberté, Monsieur, c'est comme la fortune,
A tous si dans ce monde elle n'est pas commune,
Ceux qui sont, ici bas, comblés de ses faveurs,
Doivent jeter partout ses fertiles lueurs;

Concentré sur un seul, c'est un feu qui s'allume,
S'il ne féconde pas, c'est qu'alors il consume...
— Chez ce peuple parfois d'un doux rêve agité,
Séchant ses tristes pleurs au mot de Liberté,
Ne cherchez point le mal qui torture sa vie,
Jetez les yeux plus haut... Comme un mauvais génie,
C'est là que s'aperçoit sous cent masques menteurs,
La fausse Liberté, source de ses malheurs.
Voyez dans ce fauteuil sous ce costume austère,
Cet homme au grave accent, au visage sévère,
La balance à la main, on le voit écouté,
Comme le défenseur de la stricte équité,
De sa bouche un seul mot flétrit une existence,
Absout un crime honteux, condamne l'innocence,
Et sous le seul manteau de sa conviction,
Sa voix sans nul remords rend sa décision.
Son arrêt est lancé, suivez-le en sa demeure....
Son masque a disparu. — Sa main qui tout à l'heure
S'étendit pour prêter un serment frauduleux,
De son honneur vendu reçoit le prix honteux.
Voyez-le sans remords dans ce riche équipage,
Vous ne lisez donc pas sur son blême visage
Que l'orphelin ruiné, pour payer sa splendeur,

Succombe à l'hôpital de faim et de douleur.
J'en ai vu qui, faisant marché de leur sentence,
Rendaient impudemment un verdict d'innocence
Pour attacher au front d'une femme sans cœur,
Des diamants flétris arrachés au malheur.
On dirait, en voyant ce salaire d'un crime,
Un brillant enchassé dans un métal infime.
— Ici plus haut encor.... voyez ce monstre impur,
Qui, de la nation, prend le sang le plus pur.
Pour assouvir sa faim, partout en abondance,
Mille canaux divers apportent sa substance;
Tous prétextes sont bons à son avidité,
Les charges de l'état sont le mot exploité,
Pour remplir son trésor d'une plus forte dîme:
Ah ! mes bons députés, quelque petit centime,
Il reste un vide encore pour garnir ce buffet,
Son excellence a faim, servez donc le budjet.
Le choix des aliments n'est pas ce qui le touche,
Les mets les plus grossiers sont admis dans sa bouche,
Et je l'ai vu mangeant sans détourner les yeux,
Même arrosé de pleurs le pain des malheureux.
La fable nous apprend qu'autrefois dans la Grèce,
Un monstre décimant la plus belle jeunesse,

Chaque année exigeait un sacrifice affreux...
Mais quand était fini le repas odieux,
L'animal apaisé, pendant l'année entière,
Pour digérer sa proie abaissait sa paupière.
Moins heureux de nos jours, notre siècle est doté
D'un minautore aussi comme l'antiquité;
Mais hélas ! loin de lui le laissant en arrière,
Le nôtre fait bien mieux, en mangeant, il digère.
A l'œuvre, hommes d'état, du peuple avec ardeur,
Dans vos vastes projets faites donc le bonheur,
Pour grandir le pays, augmenter sa richesse,
Encourager les arts, instruire la jeunesse,
A l'étranger jaloux inspirer le respect
De la prospérité partout offrir l'aspect,
Votez donc des impôts ; pour grossir vos finances
Vous recevrez notre or, contre... des espérances ;
N'avez-vous point raison de nous traiter ainsi,
La gent contribuable est taillable à merci.
C'est là qu'est Monseigneur, la liberté fatale,
Ce cynisme effronté qui sans crainte s'étale,
Sous des dehors trompeurs sait venir s'abriter,
Et c'est au nom des lois qu'il le faut respecter......
Jusqu'au jour où du peuple usant la patience,

L'œuvre de l'injustice appelle la vengeance.
—Mais pour vous, Monseigneur, la gloire a des appas,
C'est un autre chemin qui convient à vos pas :
Pour le bonheur public, le bien de la patrie,
Heureux qui comme vous, en tout se sacrifie ;
Laissez-moi, Monseigneur, près de vous aspirer
Aux bénédictions qui vont vous entourer.
— A ces mots se levant, croyez, me dit sa grâce,
Que de vos bons avis, Monsieur, je vous rends grâce;
Avec empressement je veux utiliser
Ce noble dévoûment qu'on ne peut trop priser...
Allez, à nos travaux le devoir nous appelle,
Mais vous aurez de moi bientôt quelque nouvelle...
J'attendis bien long-temps... me croyant oublié,
Je revins au palais, je fus congédié.
C'est alors qu'indigné, j'eus recours à la presse ;
D'un ministre menteur j'attaquai la bassesse :
Un jour (ce souvenir à mon cœur est bien cher)
J'imprimai plus avant mes ongles dans sa chair.
Je montrai qu'en son cœur, dont je fis l'autopsie,
Nul pli ne renfermait l'amour de la patrie,
Qu'il était temps enfin que, pour l'humanité,
L'on plaçât assez haut la sainte liberté,

Pour que, sans nul obstacle, à la nature entière,
Ses rayons fécondants portassent la lumière ;
C'est de ce jour, Monsieur, que mon vœu fut rempli,
Dans ce brillant palais je me vis établi,
Pour le bien des humains j'y travaille sans cesse,
Et toujours accessible, en tout temps je m'empresse
D'accueillir près de moi les esprits généreux,
Qui cherchent ici bas à rendre l'homme heureux.
Veuillez me pardonner... Voici quelqu'un je pense
Qui me réclame aussi quelqu'instant d'audience :
Allez, à mes travaux m'appelle le devoir,
Mais de moi vous aurez des nouvelles ce soir. »
— Alors le pauvre fou d'un autre personnage
A la grille d'entrée ayant vu le visage,
S'en fut ainsi qu'à moi, retracer de nouveau,
De sa démence étrange un semblable tableau.
Je payai le gardien, craignant de trop comprendre
Un infâme secret, dangereux à surprendre,
Et je me dis tout bas en gagnant ma maison....
Où donc est la folie, où donc est la raison ?

La Montagne, la Plaine et l'Océan.

LA MONTAGNE, LA PLAINE ET L'OCÉAN,

VUS DES HAUTEURS DE LA GAVIA.

. . . .
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature,
Mais partout recueilli; car j'y trouve en tout lieu,
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.

LAMARTINE (*Jocelyn.*)

Quand après de longs jours tout remplis d'amertume,
Chacun de nous enfin a tracé son sillon,
Quand battus par les flots, pour sécher leur écume,
Nous cherchons du soleil un bienfaisant rayon ;
Tout joyeux nous fuyons ce tumulte du monde,
Ces ennuis, ces douleurs dont notre vie abonde,
Semblables à l'enfant dont la folle gaîté
Abandonne en chantant un travail déteste.

Loin des cités alors notre âme avec délices
Aime à se reposer dans un calme séjour,
Frais oasis que Dieu de ses mains bienfaitrices,
Au désert a pour nous placé dans son amour.
Là de nos mauvais jours secouant la tristesse,
Au ciel qui nous sourit lisant une promesse,
Nous rêvons pleins d'espoir un avenir meilleur,
Et croire en l'avenir, c'est déjà du bonheur.

Oui, qui que nous soyons, sur la scène mouvante
Où tous en chancelant un jour il faut passer,
Que sur un trône d'or la fortune riante
De son aîle parfois aime à nous caresser;
Ou bien que le destin, pour nous impitoyable,
Ait marqué notre front d'un fer ineffaçable.
Il est certains moments où, pour se rajeunir,
A l'infini notre âme a besoin de s'unir.

Vers notre oreille alors les voix de la nature
Retentissent partout comme un concert des cieux,
Au fracas du torrent, au ruisseau qui murmure,
Nous trouvons sans efforts des sons harmonieux.

La feuille des forêts, le flot sur le rivage,
Pour parler à nos cœurs chacun prend un langage,
Et sondant nos pensers ces voix pleines d'amour,
Pour nous expliquer Dieu répondent tour-à-tour.

Un jour donc, pour puiser cette onde généreuse,
Où la soif du savoir se plaît à s'étancher,
Je suivais au hasard la route aventureuse
De la mer au vallon, du vallon au rocher,
Tout-à-coup dans le flanc de la montagne aride,
Dont le sommet se perd en un nuage humide,
Un bouquet verdoyant d'arbres majestueux
Se détachant du roc apparût à mes yeux.

Placé comme un nid d'aigle au dessus de l'abîme,
D'un génie inconnu, l'on eût dit le séjour,
D'où prenant son essor avec un vol sublime,
De son aile il touchait tous les lieux d'alentour.
Gravissant le sommet de cette roche immense,
A la crête du mont en courant je m'élance,
Et me laissant glisser aux angles du granit,
Avec effort enfin j'atteignis le réduit.

Nul être humain jamais n'avait foulé sans doute
Ce terrain sablonneux par le vent amassé ;
Des lianes en fleurs y forment une voûte,
Par leurs mille replis l'un dans l'autre enlacés.
Un rayon de soleil furtivement éclaire
L'intérieur de l'antre, où sa faible lumière
Se reflète en jouant aux gouttes de cristal
Que filtre le rocher dans son sein virginal.

Au devant de mes yeux, au soleil qui s'avance,
Je vois se dérouler un horizon lointain,
De la plaine à mes pieds, ici c'est l'abondance,
Là l'Océan couvert des brumes du matin.
Enfin de la montagne au dessus de ma tête,
Comme un épais manteau se dessine la crête ;
Et de ces trois aspects mes regards enchantés
Ont comme suspendu toutes mes facultés.

Puis insensiblement, Montagne, Océan, Plaine,
Comme un être vivant parurent à mes yeux,
Et leurs voix aux pensers dont mon âme était pleine,
Répondaient tour-à-tour des sons mélodieux.

II.

L'OCÉAN.

Maintenant qu'en ton sein la tempête endormie,
Lasse de ses fureurs t'accorde le repos,
Et que tes bords, baignés par une vague amie,
Ne retentissent plus sous le choc de tes flots,
Océan permets-moi d'interroger tes ondes
Qu'un zéphir embaumé balance mollement,
Laisse-moi demander à tes vagues profondes
Quel Dieu te fait parler lorsque parfois tu grondes
Comme la foudre au firmament.

« Je suis alors, ami, la voix qui glorifie
Du Dieu qui t'a créé la sublime grandeur,
Et le bruit de mes flots, un concert qui défie
Tous les autres accords qui montent au Seigneur.
Ce sourd mugissement est aussi le langage
Que fleuves et torrents font entendre en mon sein;
Ce qu'ils disent entre eux retentit au rivage
Comme dans la forêt l'on entend sous l'ombrage
Le bourdonnement d'un essaim. »

Oh ! par grâce, Océan, redis à mon oreille
Ce que de leurs accents la tienne a retenu,
Afin que dans mon cœur la sagesse s'éveille
A cet enseignement des mortels inconnu.
Ces fleuves, dont le cours aussi vieux que la terre,
A vu le genre humain par le temps emporté,
Nous diront, si depuis qu'un soleil nous éclaire,
L'esprit de l'homme enfin, jusqu'à nous a su faire
Un seul pas vers la vérité.

« J'ai vu, disait l'un d'eux, j'ai vu dans un autre âge
Un peuple au nom fameux se presser sur mes bords,
Et mes flots généreux fécondant ses rivages,
Pour lui de toutes parts amassaient des trésors.
Mes ondes aujourd'hui portent, toujours fidèles,
A ces mêmes climats, même fécondité,
Mais de ces nations que le temps sur ses aîles
Dans sa course entraîna, maintenant nulles d'elles
Ne dit le nom que j'ai porté.

Ces deux fleuves amis, dont les eaux se confondent
Semblent entre eux aussi regretter le passé;

Écoutons quelles voix à leurs plaintes répondent...»
Mais tout langage humain sur leurs cours a cessé !...
L'homme cherche au milieu des débris magnifiques
D'une cité superbe orgueil des nations,
Quelque vivant témoin de ces temps héroïques,
Et l'on n'entend hélas ! aux ruines antiques
Qu'un rugissement des lions.

Oui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Quelque soient les climats des fleuves arrosés,
Leurs flots en s'écoulant partout, roulent encore
Les glorieux débris que le temps a brisés.
Là ce fleuve illustré par un fameux rivage,
Roule comme à regret dans des champs profanés,
Et dans ses souvenirs cherche en vain ce langage,
Dont les sons enchanteurs n'ont passé d'âge en âge
Qu'à quelques mortels fortunés.

Ici témoin encore de scènes glorieuses,
Par vingt peuples divers celui-ci disputé,
Sur ses flancs hérissés de tours silencieuses,
Semble rire en passant de ce mot : Liberté !

Entre ses bords fleuris, un autre semble dire,
A ce peuple léger qu'il abreuve en passant....
« — Autrefois du bonheur auquel ton cœur aspire,
Des bouches répétaient avec un gai sourire,
Plus qu'aujourd'hui le doux accent.»

Quoi! toujours des regrets, quoi! jamais d'espérance,
Où l'homme doit-il donc chercher le vrai bonheur?
Fleuves dont les vieux ans ont fait l'expérience,
Ah! de l'humanité, dites-nous donc l'erreur?

» — L'erreur.... pour l'homme, c'est l'envie
» Qui le dévore incessamment,
» Et qui fait de sa courte vie
» Un inévitable tourment.
» L'erreur c'est la voix qui, sans cesse,
» Lui dit : hâte-toi, le temps presse,
» Il n'est que la seule richesse,
» Ici bas pour combler nos vœux ;
» La vérité c'est la vitesse,
» Dont les beaux jours de la jeunesse
» Laissent la place à la vieillesse,
» Sans qu'on apprenne à vivre heureux.

» L'erreur, c'est une âme inconstante
» Qui ne peut se fixer un jour ;
» Ainsi que cette onde courante
» Qui passe et passe sans retour.
» La vérité, c'est l'âme pure,
» Qui ne croit pas que le parjure
» Soit dans la loi que la nature
» A burinée en notre cœur ;
» La vérité, c'est l'innocence,
» C'est l'amour avec la constance ;
» L'erreur, c'est l'enfer par avance,
» La vérité, c'est le bonheur »
. . . .
. . . .

Grâce te soit rendue, Océan, ta sagesse,
Éclaire le chemin qu'il me reste à finir,
Si l'homme, sous le poids du dégoût qui l'oppresse,
Venait à tes leçons retremper sa faiblesse,
L'azur de ses beaux jours ne saurait se ternir.



III.

LA PLAINE.

Mais déjà d'autres voix que le vent nous amène
Font entendre des sons qui vibrent dans mon cœur,
Ainsi qu'en l'Océan mon âme dans la plaine.
Écoutons si ces voix nous parlent du Seigneur.

Écoutons, écoutons... c'est la chanson joyeuse
Du pâtre assis là bas sous cet ombrage épais,
Peut-être il nous dira comment pour être heureuse,
Notre vie ici bas peut s'écouler en paix.....

LA VOIX.

» On a voulu, vallon qui m'a vu naître,
» Bien loin de toi m'entraîner à jamais.
» S'il est des bords où quelqu'un soit le maître
» De m'accorder les biens que tu promets,
» A te quitter gaîment je me soumets.
» Mais là n'est pas le toit de ma chaumière,
» Le doux regard de ma sœur, de ma mère,

» Ni mon troupeau que j'aime à voir bondir,
» Sans moi passant, sans moi tu peux partir,
» Dans mon pays, ah ! laisse-moi mourir.

» Vois ce beau ciel, ce ruisseau qui murmure,
» N'est-il donc pas de nuage en tes cieux,
» L'onde, chez toi, coule-t-elle plus pure,
» L'oiseau des bois y chante-t-il donc mieux,
» Y savez-vous des refrains plus joyeux?
» Tu me promets le plaisir, la richesse,
» Mais d'une amie ici j'ai la tendresse,
» Et pour de l'or, moi, j'irais la trahir !....
» Sans moi, passant, sans moi tu peux partir,
» Dans mon pays, ah ! laisse-moi mourir.

» Dans ces palais dont tu traces l'image,
» Oui, je te crois, se trouve le bonheur,
» Mais non pour nous, nés au pauvre village,
» La liberté manquerait à mon cœur,
» C'est elle ici dont la voix franche et douce,
» Nous a reçus dans un berceau de mousse,

» Et qui m'a dit en te voyant venir :
» Ami, sans toi, ce passant doit partir,
» Dans ton pays, il vaut bien mieux mourir. —

— Et la voix s'éteignant semblait me dire encore :
Hélas ! l'homme sait-il ce qu'il veut ici bas ?
Il est pour être heureux deux vertus qu'il ignore ;
Pieux, il ne l'est point ; constant, il ne l'est pas.—

Quel est cet autre bruit qui frappe mon oreille ?
Serait-ce de la mer le courroux qui s'éveille,
Non... c'est la voix de la cité.
Mer écumante aussi... ses flots sont cette foule,
Dont les mille intérêts entretiennent la houle
Au vent des passions Océan agité.

Quelle plume saura fidèlement décrire
Ce que toutes ces voix à l'âme semblent dire ;
Cris de plaisir, cloches des morts ;
Chants qui montent au ciel, insensés qui blasphêment,
Pleurs des infortunés, soupirs de cœurs qui s'aiment,
Baisers qu'étouffent les remords.

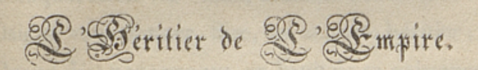
Ce monstrueux concert dans mon âme ne laisse
Qu'un importun écho, d'indicible tristesse,
Ecoutons des accents plus doux,
Sur cet arbuste en fleur, ce faible oiseau qui chante,
Nous dit bien mieux, Seigneur, avec sa voix touchante
Que notre bonheur est en vous. —

IV.

LA MONTAGNE.

La montagne à son tour à la voix plus sonore,
De tous ces bruits confus retentissait encore,
Ce n'étaient plus ces sons de joie et de douleur
Qui tantôt enchantaient ou déchiraient le cœur,
C'était un doux accord, une pure harmonie :
On eut dit que la plaine à l'Océan unie,
En s'élevant vers Dieu comme un suave encens,
Avait de ce concert épuré les accens. —
Répétant : ô mon Dieu, pourquoi sur cette terre

N'entend-on que la voix de la douleur amère ?
Pourquoi, lorsque le ciel nous apparaît si pur,
Un nuage aussitôt en dérobe l'azur ?
Pourquoi toujours des pleurs à côté du sourire,
Et comment se fait-il que nous puissions dire :
Ceci c'est le plaisir, cela c'est la douleur,
Alors qu'il est écrit : tout nous vient du Seigneur ?



L'Héritier de L'Empire.

L'HÉRITIER DE L'EMPIRE.

. . . . nec romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.
Virgilio, *VI*.

Lorsque, selon vos vœux, la sainte Providence
Daigne vous donner, Sire, un auguste héritier ;
Quand déjà nous voyons, au bruit de sa naissance,
Le Brésil plein d'amour se lever tout entier ;
Veuillez permettre aussi qu'une voix étrangère
A ce vaste concert vienne se réunir.
Que nous font ces vains mots : nation, hémisphère ?
De tout peuple ici bas un autre peuple est frère ;
Du bien que l'un ressent, l'autre doit s'applaudir.

Sois béni, noble enfant ! pour qu'à travers la vie
De sa puissante main Dieu dirige tes pas,
Et du sublime but où le sort te convie,
Qu'aucun destin fatal ne te détourne pas.

Sire, un fils vous est né !... sa faible voix sans doute
Vous a fait tressaillir d'espoir et de bonheur ;
Premier cri de l'enfant, qu'un père seul écoute
Avec ces doux transports qui remplissent le cœur.
Et mêlant aux douceurs de l'humaine nature
Les importants succès de votre royauté,
Vous remerciez Dieu, qui désormais assure
A votre dynastie une place plus sûre
Dans la postérité.

Sois béni, noble enfant ! pour que de cet empire
Tu deviennes un jour la gloire et le soutien,
Et que pour son bonheur jamais ton cœur n'aspire
Qu'à repousser le mal, à pencher vers le bien.

Favorisés du ciel, ces climats magnifiques,
Avec amour ont vu ce glorieux berceau,
Qui d'un large avenir aux rives atlantiques
Semble encore apporter comme un gage nouveau
Ce bonheur t'était dû, Brésil, noble contrée,

Toi qui sais respecter les lois, l'humanité ;
Toi de sanglants débats en tous lieux entourée,
Et qui, pour ton bonheur, sagement inspirée,
Mieux que tous tes voisins compris la liberté.

Sois béni, noble enfant! doux rayon d'espérance
D'un peuple libre et fier du sang que tu reçus,
Afin que tout l'éclat dont brille ta naissance
S'éclipse à la lueur de tes seules vertus.

Pour remplir les destins de ton auguste race,
De ton aïeul un jour tu sauras les hauts faits ;
L'histoire t'apprendra comme il sut prendre place
Au milieu des héros qui ne meurent jamais.
Ton cœur va se former à l'ombre tutélaire
D'un trône où sont assis la sagesse et l'honneur ;
Et quand sur ses genoux t'accueillera ton père,
Il te dira comment la raison a su faire
De l'âme d'un enfant l'âme d'un Empereur.

Sois béni, noble enfant! car au siècle où nous sommes
Les flots de l'avenir d'écueils sont parsemés ;
Avec peine ici bas on rend heureux les hommes,
Et les rois ne sont forts qu'autant qu'ils sont aimés.

Fils de ces beaux pays, dont la sève féconde
De la patrie en toi fera germer l'amour,
Ainsi que tes sujets puisant à la même onde,
N'as-tu pas droit d'attendre un fraternel retour ?
Lorsque, présage heureux de ta gloire future,
Tu sauras, de tous vœux, sans cesse environné,
Ce que l'amour du peuple à ses élus procure,
Qui mieux que toi pourrait lui rendre avec usure
Le bonheur qu'il t'aura donné ?

Sois béni, noble enfant! pour que de sa lumière
Dieu daigne un jour en toi répandre la clarté ;
Car, image de Dieu, les rois doivent sur terre
Être de doux rayons pour notre humanité.

Des hommes la famille un jour fut si nombreuse,
Qu'ils se dirent entre eux : Choisissons parmi nous,
Pour guider de nos pas la route ténébreuse,
Comme un flambeau sacré qui rayonne pour tous.
Sous la voûte des cieux, alors pleins d'allégresse,
Ils redirent un nom par chacun répété ;
Au plus digne d'entre eux donnant avec ivresse
Le droit de commander, acquis par la sagesse ;
Et de ce jour ainsi naquit la royauté.

Sois béni, noble enfant ! qui reçus dans tes veines
L'héritage sacré de ce sang généreux,
Pour que fidèlement quelque jour tu soutiennes
Ces titres vénérés acquis par tes aïeux.

Et vous qui, maintenant, comme empereur et père,
Conservez désormais ce dépôt précieux ;
Vous qui le chérissez de cet amour de mère,
Doux mystère du cœur qui prend sa source aux cieux ;
Sur vous, nobles époux ! que les vœux du poète

Appellent de longs jours pleins de prospérité,
Afin que par vos soins nulle horrible tempête
De ce royal enfant ne menace la tête,
Vivant palladium de sage liberté.

Sois béni, noble enfant! et de tant d'espérance
Aimant à répéter les sincères accents,
Tournés vers ton berceau, les fils de notre France
Elèvent au Seigneur leurs vœux et leur encens.



L'ÉCOLE DES OUVRIERS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

L'ÉCOLE DES OUVRIERS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

PERSONNAGES.

BAUDRANT.	Ouvrier.
GODART.	Agent de la colonie.
VICTOR.	Ouvrier mécanicien.
CHARDIN.	Imprimeur.
HENRI.	Ouvriers.
LÉON.	
UN GARÇON.	

(La scène se passe à Paris dans la salle réservée d'un marchand de vin. Ameublement en conséquence.)

SCÈNE I.

BAUDRANT. (*Entrant avec précipitation, ôte son chapeau et s'essuie le front*).

Enfin ! je viens à temps, ils peuvent arriver,
Peut-être mes avis pourront-ils les sauver. —
Pauvre Victor ! bercé d'une folle espérance...
Qui croit que le bonheur est certain hors de France,
Jadis quand nous étions ouvriers tous les deux,

Que lui manquait-il donc pour se trouver heureux?
Maintenant accablé du poids de la misère,
Plissé par les soucis, son front pourtant s'éclaire
D'un regard éclatant, où parfois vient briller
Un précieux talent qui semble sommeiller. —
Naguère autour de lui, sa famille nombreuse,
Quand le jour finissait, venait toute joyeuse,
Essuyer sur son front un reste de sueur,
De son noble travail témoin accusateur.
Il voyait ses enfants, sous les soins de leur mère,
Grandir en respectant les vertus de leur père,
Et coulant doucement ses jours pleins de labeur,
Leur montrait quel chemin nous conduit au bonheur.
Pourquoi donc maintenant cette morne tristesse,
Pourquoi ce teint flétri? La mère en vain s'empresse,
Sous un rire emprunté de dérober ses pleurs,
Sous ce toit si changé, l'on ne voit que douleurs.
Comme aux temps fortunés, à l'heure accoutumée,
Avide de revoir une famille aimée,
Le soir près du foyer, l'ouvrier ne vient pas
Partager en chantant un modeste repas;
Plus de feu maintenant qui pétille dans l'âtre,
La faim, la seule faim, terrible, opiniâtre,

Répond à ses enfants, quand à la fin du jour,
Du père à l'œil hagard, on entend le retour.
La pauvre mère alors, sans murmure, sans plainte,
Dans ses bras amaigris, par une douce étreinte
Calme le dernier né, qui ne trouve en son sein,
Par la fièvre échauffé, qu'un breuvage malsain. —
Ah! c'est que l'artisan en quittant sa demeure,
Mécontent de son sort, ne vient plus à cette heure,
A d'utiles travaux demander le moyen,
D'apporter en chantant bon visage et bon pain.
Son esprit maintenant, rempli d'une chimère,
Suit le triste chemin qui mène à la misère.
Combien sont comme lui, pour avoir écouté
De prétendus amis de notre humanité. —
Je l'entends... essayons si, par mon influence,
Je puis le préserver d'un acte de démence. —

SCÈNE II.

BAUDRANT, VICTOR. (*Entrant par la porte de droite*).

VICTOR. (*Avec un air contrarié*)

Comment, ici, Baudrant!

BAUDRANT. (*Lui tendant la main*).

Victor, pardonne-moi, —
Si tu me vois ici, je n'y viens que pour toi.
Tu sais que dès le jour où, malgré ma prière,
Tu projetas d'aller sur la terre étrangère,
Maintes fois, mais en vain, je voulus t'éclairer
Sur les nouveaux amis qui devaient t'égarer.
D'un brillant avenir on flatta ta faiblesse,
Et laissant le travail, dans une folle ivresse,
Parmi des insensés l'on te vit confondu, —
Il te faut les quitter, ou ton sort est perdu !

VICTOR.

Tes craintes, selon moi, ne sont qu'une injustice,
Prétendre à s'enrichir, d'après toi, c'est un vice !..
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vante à nos yeux,
Du sol brésilien les produits merveilleux,
Et combien maintenant vivent dans l'opulence,
Qui, pour ces beaux climats, ont déserté la France !

BAUDRANT.

Et moi je n'y crois point. — Ces réputations
D'oncles américains riches à millions
Sont bons sur un théâtre où l'on a la coutume

De faire des Crésus avec un trait de plume ;
Mais là bas comme ailleurs, quand on veut s'enrichir,
Ce n'est qu'en travaillant qu'on y peut réussir.

VICTOR.

Là, le travail, du moins, a son juste salaire.

BAUDRANT.

Si de nombreux enfants tu n'étais pas le père,
Si ta femme avec toi ne devait pas souffrir
Des hasards dangereux qu'un homme peut courir,
Je ne chercherais pas à guérir ta folie ;
Le remède certain contre ta maladie
Serait de donner cours aux projets que tu fais,
Et d'en attendre alors les merveilleux effets, —
Mais, si parfois, Victor, ces promesses pompeuses,
Une fois au Brésil étaient infructueuses ?
Te vois-tu, femme, enfants sur les bras tout-à-coup,
Quel moyen aurais-tu pour parer à ce coup ?
Ton état pourrait-il suffire à ta dépense ? —
Ici, par ton talent, malgré la concurrence,
Des mécaniciens l'on te sait le meilleur,
Et dans tes propres mains tu tiens tout ton bonheur.
Ah ! crois-moi, réfléchis, un instant de folie
Décolore souvent le reste de la vie.

VICTOR.

Aussi, jusqu'à présent, j'ai toujours hésité,
Mais j'ai, dès aujourd'hui, mon projet arrêté.

(On entend du bruit dans la coulisse).

J'entends tous nos amis... ils viennent pour apprendre
Si vers le port de mer il faut enfin nous rendre.

BAUDRANT. (*Regardant à la cantonnade*).

Godart est avec eux... je ne puis le sentir....
N'aurait-il pas aussi voulu me convertir! —
Embaucheur soudoyé pour votre colonie;
Il ne parle jamais que de philantropie.

SCÈNE III.

BAUDRANT, VICTOR, GODART, CHARDIN, HENRI, LÉON, UN GARÇON.

GODART. (*D'un ton déclamateur à un garçon en dehors*).

Vous m'entendez, garçon, du bon vin, du meilleur,
Comme on en doit offrir à des hommes de cœur.

(*A Victor*).

Au rendez-vous déjà, Victor, c'est bonne augure.

(Les ouvriers lui donnent des poignées de main).

(*A Baudrant*).

Quoi! vous aussi, Baudrant, venez-vous d'aventure,
Dans les rangs des colons enfin vous enrôler?
Il en est temps encor, vous n'avez qu'à parler :

(*Avec emphase*).

Car la société dont tous ici nous sommes,
N'a qu'un but, croyez-moi, c'est le bonheur des hommes!.

(*Aux ouvriers*).

Messieurs, c'est aujourd'hui qu'il se faut décider,
Le navire est en charge et l'on ne peut tarder. —
Au nom du comité, dont je suis l'interprète,
Il faut pour le départ qu'aussitôt l'on s'apprête.
Déjà remplis d'ardeur nos phalanstériens
Réclament auprès d'eux de plus nombreux soutiens.
De leur nouveau séjour l'incroyable abondance,
Dès les premiers travaux passe toute espérance,
Et leur cœur occupé des frères malheureux,
Pour goûter leur bonheur les appelle avec eux.

Henri.

Quant à moi, je suis prêt, car dès mon plus jeune âge,
Je ne rêvai jamais qu'à quelque grand voyage,

(*Se frappant le front*).

Et je ne sais quoi là me dit que quelque jour,
On me verra venir opulent à mon tour.

CHARDIN.

D'ailleurs, quelle avenir nous promet la patrie ?
A la fleur de nos ans notre vie est flétrie ;
Pour des spéculateurs au cœur cupide et dur,
Nous prodiguons en vain notre sang le plus pur ;
Tandis que sans travail leur honteuse mollesse
Aux yeux impudemment étale la richesse,
Sur nos fronts sans murmure étanchons la sueur:
Ne pas mourir de faim, n'est-ce point du bonheur !..

(*Le garçon apporte des verres et du vin qu'il débouche, et sort*).

LÉON.

Au profit d'intrigants pendant la vie entière,
Devons-nous donc ainsi végéter terre-à-terre ?...
Mangeant au jour le jour le fruit de nos efforts,
Qui de nos exploiteurs vont combler les trésors.
De quel droit plus que nous dans leur douce existence,
N'est-il rien sur leur pas qui ne soit jouissance ;
Tandis que sur nous seuls réunissant les maux,
Nous ressemblons aux bœufs faits pour tous les fardeaux
Oui, quittons ce pays où l'aveugle fortune
Ne nous promet jamais qu'une vie importune,

Et dans d'autres climats, pour un bonheur certain,
Allons sans hésiter changer notre destin.

CHARDIN.

Là bas un sol fécond donne à la créature
Avec profusion...

BAUDRANT (*Ironiquement*).

Sans doute (*montrant la terre*) la pâture;
Mais je doute très fort que généralement
Le phalanstérien goûte cet aliment,
Et l'on verra plus d'un regretter j'imagine,
Du cabaret du coin la modeste cuisine.

GODART.

Quoi ! vous ne voyez point, incrédule Baudrant,
Tout ce que nos projets ont de noble et de grand,
Que la société de nos jours s'atrophie...

CHARDIN (*A ses camarades avec une sorte d'admiration*).

S'atrophie !...

BAUDRANT.

Et surtout qu'il faut qu'on se méfie
De ces sonores mots que l'on ne comprend pas,
Et qui sont pour les sots d'infaillibles appas.

GODART (*Aux ouvriers*).

Ce sont là les propos tenus par l'ignorance,
Mais les hommes de cœur comprendront tous en France
Que nous ne travaillons que pour le bien d'autrui;
Que pour l'humanité le jour enfin a lui
Où l'être collectif, *Vice-Dieu* de la terre,
Versera l'harmonie...

(A ces mots, il prend la bouteille et verse dans les verres).

BAUDRANT (*Retirant le sien*).

Oh! non... pas dans mon verre.

GODART (*A haute voix avec importance*).

Messieurs, au nom sacré de la sainte union,
De l'œuvre de justice et de Rédemption,
Buvons à l'avenir de votre phalanstère!
Que tout à vos souhaits promptement y prospère,
Et qu'au sein du bonheur dont vous allez jouir,
De vos amis toujours vous gardiez souvenir!

(Ils boivent excepté Baudrant, — après avoir trinqué).

(A Victor).

Victor, vous le voyez, secouez vos scrupules,
Vos hésitations sont plus que ridicules, —
Car à tout prendre enfin, dites: que perdez-vous?

N'est-il pas du devoir d'un père et d'un époux
D'élever ses enfants, de dérober leur mère
A toutes les douleurs d'une horrible misère ;
Et vous m'avez vous-même avoué ce matin,
Que bientôt pour manger ils n'auraient plus de pain !
Quel si grand intérêt aurais-je à vous séduire?...
La seule humanité me fait à tous vous dire :
Amis, abandonnez des climats trop ingrats
Qui rémunèrent mal le travail de vos bras.
Des pays plus féconds à votre intelligence
Sauront mieux répartir la juste récompense.

BAUDRANT.

Tenez, Monsieur Godart, à parler franchement,
Je crois qu'en tout ceci vous mentez diantrement.
A parler d'aussi loin qui peut vous contredire ?
Et, quand j'étais enfant, je me suis laissé dire :
Qu'à courir, peu de gens restaient hommes de bien,
Et que pour s'enrichir c'était peu le moyen.

CHARDIN (*Ironiquement*).

Oui da ! si l'on croyait l'oiseau de triste augure,
Vous verriez que bientôt on roulerait voiture;
Et que le fabricant, qui nous exploite tous,
Serait en peu de temps bien moins riche que nous !

BAUDRANT (*Même ton*).

Pour Chardin, je comprends qu'il aît droit de se plaindre
Payé dix francs par jour !... pouvait-il donc atteindre
A couvrir sa dépense, à vivre avec honneur : —
On doit tenir un rang quand on est imprimeur !...
Abordant par état la haute politique,
Il faut bien du pouvoir faire aussi la critique, —
Aux droits de l'homme enfin donner quelques instans;
C'est un devoir sacré... mais cela prend du temps.
Dans des travaux pressans quelquefois on s'absente,
Et les patrons n'ont pas l'humeur très endurante, —
Lorsqu'on fait le matin la distribution
D'un important ouvrage en composition...
« Mais où donc est un tel, demande un contre-maître,
Depuis tantôt trois jours on ne la vu paraître !...
Nous sommes trop pressés pour l'attendre aujourd'hui
Et puisqu'il se néglige, eh ! bien, tant pis pour lui. »
En travaillant trois jours sur toute une semaine,
On a le samedi la poche très peu pleine;
Et comme rarement on reconnaît son tort,
On crie à l'injustice et l'on maudit le sort.
Parce qu'on met au jour les produits du génie,
On se croit un grand homme et l'on a la manie

De griffonner aussi; bon nombre d'imprimeurs,
Pour l'ennui du public s'improvisent auteurs !...

CHARDIN (*Piqué et avec mépris*).

Messieurs, vous l'entendez, c'est par un tel langage
Que l'on veut parmi nous ramener l'esclavage !....
Permis à vous, Baudrant ! de n'être aveuglément
Des passions d'autrui que le vil instrument, —
Mais pour nous dont le cœur bat dans notre poitrine,
Nous, que la liberté de son phare illumine,
Il nous faut cet espoir, enfant de l'équité,
De voir régner un jour la seule égalité.

BAUDRANT (*Contrefaisant son ton inspiré*).

Et dans ce noble but, loin de notre patrie,
Poursuivons la fortune (objet de notre envie),
Et si juste envers nous, enfin, un sort heureux,
Couronnant nos efforts, vient combler tous nos vœux,
Nous reviendrons alors vers les rives de France,
Montrer le noble emploi qu'on fait de l'opulence,
Et grossissant les rangs de tous les parvenus. —

(Changeant de ton).

Chasser avec dépain ceux qui nous ont connus.

CHARDIN (*S'avançant vers lui avec colère*).

Ah! parbleu, c'en est trop, Baudrant, ton insolence...

Baudrant (*Réprimant son mouvement*).

Ne nous emportons point, ce n'est pas que je pense,
Lorsque des cheveux blancs ombragent votre front,
Qu'en donnant un conseil on peut faire un affront.
Permis à vous, enfants, qu'aucun devoir ne lie,
D'aller imprudemment exposer votre vie....
De quitter sans chagrin le rivage français,
Pour chercher au hasard quelque douteux succès.
Aussi n'e viens-je point, blâmant votre espérance,
Faire valoir pour vous ma longue expérience;
Mais à Victor au moins, mon ami de trente ans,
Avec qui j'ai passé le bon, le mauvais temps,
Nul ne m'empêchera de dire avec franchise :
Que tenter l'incertain ce n'est qu'une sottise : —
Envier constamment le train d'un grand seigneur,
Ce n'est que s'éloigner du chemin du bonheur. —
Renier les devoirs que la nature impose,
Insulter au pouvoir n'est qu'une triste chose ;
Et tous ces rêves creux de folle liberté
Ne font pas tant d'heureux qu'une heure de gaîté.
Ainsi que vous, enfants, j'aime l'indépendance,
Je veux à ma famille assurer de l'aisance ;
Mais pour y parvenir, heureux qui ne recourt

Qu'au chemin du bon sens, c'est le seul qui soit court.
Je ne sais quelle voix sans cesse à ma pensée
A montré les écarts de la route opposée,
A fermé mon oreille à tous ces vains discours
Qui ne tiennent jamais et promettent toujours. —
Constant à mon travail, sans orgueil, sans envie,
J'ai depuis quarante ans vu s'écouler ma vie.
Le fruit de mes travaux chaque jour augmenté,
Sous mon modeste toît met la prospérité.
Si quelques mauvais jours viennent jeter leur ombre
Sur la grande cité, — je ne suis pas du nombre
De ces enfants perdus qui, lorsqu'un fabricant,
Dans un moment critique, en commerce fréquent,
Est contraint à baisser quelque peu le salaire,
Lèvent (à leurs dépens), l'étendard de la guerre.
Je me dis : les patrons sont hommes comme nous,
Le sort ne met personne à l'abri de ses coups;
N'aggravons pas le mal par notre impatience :
C'est souvent un grand tort que trop de méfiance,
Et retrouvant bientôt le prix de la raison,
Je vois l'argent aussi rentrer à la maison. —
Courez donc, pauvres fous, poursuivez l'opulence,
Moi je veux du bonheur, et je demeure en France...

D'un plus riche que moi je ne suis pas jaloux,
Je suis, par ma gaîté, plus opulent que tous.
Ma femme, mes enfants, n'ont-ils pas leurs caresses,
Pour m'accueillir le soir : ce sont-là mes richesses;
Les grands dans leurs palais n'en savent pas user,
C'est d'un trop mauvais ton qu'un conjugal baiser...
Crois-moi, Victor, crois-moi, renonce à tous tes songes;
Les trop vastes projets sont souvent des mensonges.
Heureux comme autrefois dans notre obscurité,
Retrouvons le beau temps en ton cœur regretté.
Ton travail assidu changeant ton existence,
Ramènera chez toi la joie et l'abondance.
Tu sentiras alors que le travail est doux,
Quand il rend femme, enfans, heureux autour de nous
Et quand, sans y penser, finira la semaine,
Réunissant alors ta famille et la mienne,
A St.-Mandé, St.-Cloud, Enghien, Montmorency,
Nous irons quelquefois folâtrer sans souci :
Bien plus indépendans que le riche à sa table,
La liberté rendra notre vin délectable,
Et, comme Béranger, nous dirons tout joyeux :
Oui les gueux ici bas sont vraiment les heureux !...

(En achevant ces mots, il presse la main de Victor).

VICTOR (*Avec émotion*).

Mon bon Baudrant, merci, ton amitié sincère,
Je l'avoue aujourd'hui, se montré toute entière ;
Faut-il en convenir, même au fond de mon cœur,
De tes sages conseils je sens la profondeur;
Mais il faut que chacun suive sa destinée,
La mienne est résolue : une voix obstinée
Me dit que la fortune attend mes derniers jours;
Si c'est une folie, il faut qu'elle aît son cours. —
D'ailleurs, il est trop tard... entraîné dans l'abîme,
La misère où je suis m'a ravi toute estime.....

BAUDRANT.

Toujours on la retrouve en revenant au bien....

VICTOR.

Pour nourrir ma famille, il ne me reste rien...
A Paris maintenant je n'ai plus de ressource,
Et quand je dois attendre, où puiser ?

BAUDRANT.

Dans ma bourse...
As-tu donc oublié qu'en des temps plus heureux,
Nous venions au secours des amis malheureux ?
Aujourd'hui c'est ton tour, demain le mien peut-être,
Ce qui nous adviendra nul ne le peut connaître.

GODART.

Quant à moi, je soutiens qu'un homme courageux,
En comptant sur lui seul agit encore mieux. —
Vous doutez du succès de notre colonie,
Douter toujours de tout devient une manie !

(Cherchant dans sa poche).

Et cette lettre-ci qui vient de m'arriver,
Par ses brillans détails saura vous le prouver.

(Leur montrant l'adresse).

Voyez tous, du Brésil... le timbre est authentique !..

BAUDRANT.

Bon, voilà que le timbre a passé l'Atlantique....

GODART (*Lisant*).

Du Salbi, 12 mai...

CHARDIN.

Quelle rapidité !...

Parti le 10 avril...

VICTOR.

Le navire est resté
Pour arriver au port trente-trois jours à peine.

BAUDRANT (*A part, haut*).

Bientôt ils ne mettront qu'une seule semaine.

GODART.

Écoutez et jugez si mes descriptions
Sont, comme dit Baudrant, pures inventions :

(Lisant).

« Lorsque de mon pays je quittai le rivage,
Je promis, cher Godart de tracer à vos yeux,
Pour combler vos désirs une fidèle image
Du destin qui m'attend sur ces bords merveilleux; —
Mais avant de parler de cet autre hémisphère
Où le sort désormais va fixer mon séjour,
Permettez à ma plume un retour vers la terre
Où j'ai reçu le jour...
Vous dire, cher Godart, combien le cœur se serre
Lorsque l'on perd des yeux le rivage natal,
Je ne l'essaierai point, la plume rend trop mal
Ces sentimens profonds que la parole altère ;
En deux mots, vous saurez que la journée entière
Nous vit tous pénétrés d'une vive douleur
Que calma le sommeil, baume réparateur.
Lorsque le lendemain le jour vînt à paraître,
Un spectacle enchanteur frappa notre regard,
Et ce sublime aspect fit bientôt disparaître
Avec le souvenir, le regret du départ.

Porté rapidement par la brise légère,
Le navire fuyait, soulevé par les flots,
Et sur notre tillac, comme pour nous distraire,
On entendait les chants des joyeux matelots.
L'air strident de la mer, le mouvement de l'onde,
Nous fit payer à peine un tribut attendu,
Épouvantail d'enfant, dont chacun à la ronde,
Rit lorsque pour son compte un jour on l'a connu.
Que vous dirai-je enfin, — cet Océan immense,
Ces nuits où sur les flots la lune se balance,
Tout semblait en formant un aspect enchanteur
Dévoiler à mes yeux l'aurore du bonheur.
Par les vents alisés, emportés comme en rêve,
Nous gagnâmes bientôt le continent fameux...
N'attendez pas de moi que la parole achève
Ce que je puis à peine esquisser à vos yeux.
Mais il faut cependant de notre Phalanstère
Vous retracer ici le ravissant tableau,
Séjour délicieux où l'homme doit, sur terre,
Rencontrer désormais un paradis nouveau.

(A ces mots les ouvriers regardent Victor et Baudrant avec une expression de joie triomphante).

Un bâtiment commun, fait avec élégance,

Aux frères réunis offre un charmant local,
Où leur cœur satisfait leur donne l'apparence
D'une même famille...

BAUDRANT (*A part*).

En un même bocal.

GODART (*Continuant*).

Habilement conduit, un travail sans contrainte
Promet à l'ouvrier d'immenses capitaux
Qui viendront, quand des ans il sentira l'atteinte
Assurer sa retraite...

BAUDRANT (*A part*).

Oui ! dans les hôpitaux.

GODART (*Continuant*).

Là tout est combiné pour rendre à l'existence
Le bonheur qu'aux humains promet la providence;
Point de chefs méprisans au ton impérieux,
L'égalité pour tous, pour tous respect, estime,
Et dans tous les emplois, même le plus infime,
Pour servir l'Union, il n'est rien de honteux.
Jamais pour l'avenir nulle crainte importune,
Enfin, travail, plaisirs, profits, prompte fortune

Semblent se réunir sur le sol du Brésil
Pour faire le bonheur de tous...

BAUDRANT (*Haut, à part*).

Ainsi soit-il !

GODART (*Continuant*).

Je m'arrête, pourquoi chercherai-je à décrire
Ce que ma plume ici ne pourrait exprimer,
Et la raison souvent accuse de délire
Ceux qui trop promptement se laissent emflammer.
Cependant, cher Godard, à nos amis de France,
Accablés sous le poids d'une injuste indigence,
Dites que vers ces lieux ils dirigent leurs pas,
Qu'aussitôt sur le bord, nous leur tendrons les bras;
Qu'ils y seront reçus comme on reçoit des frères,
Qu'ils y verront cesser leurs douleurs, leurs misères,
Et que le souvenir du pays regretté
S'efface à ces doux mots : BONHEUR et LIBERTÉ. »

(*A tous avec confiance en fermant la lettre*).

Prononcez maintenant...

VICTOR (*Qui a écouté avec émotion*).

Eh ! bien donc, plus de doute !...

(*A Baudrant avec attendrissement*).

A te quitter, Baudrant, ah ! crois bien qu'il m'en coute...

Mais j'obéis au sort qui semble me guider.

(*A Godart*).

Au nombre des colons vous pouvez me compter...

(Tous lui donnent la main).

CHARDIN.

Bravo ! bravo Victor.,.. un jour viendra peut-être
Où plus heureux enfin l'on saura nous connaître.

BAUDRANT (*A Victor ému*).

Puisqu'il en est ainsi, partez donc, — mais un jour,
Dans ton pays, Victor, si, parfois de retour,
Plus malheureux encor, qu'au moment du voyage,
Tu cherchais un abri dans un triste naufrage,
Par fierté ne vas pas oublier le chemin
D'un ami toujours prêt à te tendre la main,
Et dans mon amitié retrouvant ton courage...
Comme aux beaux jours perdus tu reprendras l'ouvrage.

(Ils s'embrassent).

GODART (*S'interposant avec intention*).

Le tems presse, Messieurs, et pour tous vos apprêts,
Vous êtes en retard...

TOUS.

Demain nous serons prêts !...

Ils sortent tous, Baudrant seul reste.

(La suite avec attendrissement).

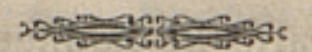
BAUDRANT (*Seul, il revient peu à peu en scène*).

Et voilà cependant sur quelles espérances
L'homme de l'avenir va poursuivre les chances !
Se laissant toujours prendre à ces trompeurs appas
Que des spéculateurs présentent sur ses pas !...
Champions prétendus de la philantropie,
Sous un masque flatteur votre œil sans cesse épie
Tous les cœurs généreux, dont la crédulité
N'est pour vous qu'un terrain savamment exploité.
De l'artisan courbé sous un travail pénible,
A tout espoir brillant le cœur est accessible.
Bien peu pleins de mépris pour ces menteurs discours
Justement prévoyans savent y rester sourds.
Nous, pauvres artisans, enfans de la nature,
Dont l'esprit n'a reçu qu'une faible culture ;
Que faut-il pour brûler, pour enivrer nos sens ?
L'âme simple s'enflamme à de nobles accens.
Sont-ils donc nos amis ceux dont la voix sublime,
En parlant de bonheur nous plonge dans l'abîme ;
Qui, loin de nous apprendre à supporter le mal,
Nous emportent toujours dans un monde idéal,

Peignent à nos regards un bonheur sans nuage
Qui des hommes ne peut devenir le partage,
Et profitant hélas ! de notre aveuglement,
Nous font de leur orgueil le fatal instrument ?
Cessez de nous parler ce langage hypocrite,
Où donc est le bonheur qu'il amène à sa suite,
On peut faire des fous avec des mots pompeux,
C'est avec la raison que l'on fait les heureux.
J'ai rempli mon devoir... en vain j'ai fait entendre
Les conseils d'un ami... l'on a su me comprendre,
Et puisque mes efforts n'ont pu le retenir,
Jusqu'au dernier moment cherchons à le servir.



ACTE SECOND.



PERSONNAGES.

VICTOR.
JUSTINE (*sa femme*).
UN MÉDECIN.
UN BRÉSILIEN.
DEUX DOMESTIQUES.

La scène se passe à Rio de Janeiro.

Le théâtre représente une salle pauvrement meublée où se trouve un établi sur lequel on aperçoit des instruments de mécanicien. A droite des acteurs, est une table couverte d'ouvrages de couture. Le reste de l'appartement contient des ustensiles de ménage en mauvais état. Au fond, à droite de l'acteur, une large fenêtre, laisse apercevoir la rade de Rio. Plusieurs bâtimens de guerre se dessinent dans le lointain. A gauche une porte à demi ouverte permet d'entrevoir un autre appartement. Tout doit avoir un aspect de pauvreté. Au milieu, entre la fenêtre et la porte, se trouve une alcôve fermée par des fenêtres vitrées. L'entrée est à la troisième coulisse à droite.

SCÈNE I.

JUSTINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Non, non, ma chère enfant, ne perdez point courage,
Tout nous fait espérer d'achever notre ouvrage,
Le mal comme le bien ne dure pas toujours,
Et vous verrez encor renaître de beaux jours.

JUSTINE.

Ah ! Monsieur le Docteur, en quittant notre France,
Un noir pressentiment me le disait d'avance,
Que tout cet avenir qu'on nous faisait si beau
Nous plongerait hélas ! dans un malheur nouveau !

LE DOCTEUR.

Ne vous désolez point, eh! mais mon Dieu, moi-même,
De bonne heure éloigné de mon pays que j'aime,
Prisonnier en Russie, alors que les Français
Payaient par des revers de trop brillans succès,
N'ai-je pas, abattu par une fièvre ardente,
Versé des pleurs brûlans sur la patrie absente !

Eh! bien, les temps pour moi sont devenus meilleurs,
Je vins dans ces pays, et malgré que de fleurs
La route sur mes pas n'ait point été semée,
A mes constans travaux ma vie accoutumée,
Malgré mon peu d'éclat a vu pourtant enfin
Plus d'un jaloux souvent envier mon destin.
J'ai depuis bien long-temps, avec indifférence,
Fait abnégation de mon indépendance ;
Suivant l'occasion, l'on me voit tour-à-tour,
Faire du jour la nuit, et de la nuit le jour,
Et comme maintes fois en chemin je demeure,
J'ai pris le bon moyen de dîner à toute heure.

JUSTINE.

Il est certains malheurs qui nous viennent navrer
Qu'aucun raisonnement ne saurait réparer.

LE DOCTEUR.

Ayez dans l'avenir un peu plus confiance :
Les femmes sont ainsi sans nulle patience,
Et dans le monde ancien, Dieu, comme en celui-ci,
D'un unique patron pour elles s'est servi.
Votre destin pourtant n'est pas le plus à plaindre,
Voyez vos compagnons, qu'il a fallu contraindre

A quitter ce pays... tant l'abrutissement
Où les avait plongés leur désapointement,
Nous faisait redouter qu'une action blâmable
Jetât sur les Français un vernis déplorable.
Mais le sort envers vous a bien moins de rigueur,
Car, dans votre infortune, il vous laisse l'honneur.
D'ailleurs, je vous le dis, j'ai beaucoup d'espérance,
Et des plus grands docteurs la longue expérience
Leur a fait rencontrer des exemples nombreux
D'entière guérison en des cas moins heureux.
Depuis tantôt un an que, de la colonie,
Votre mari revînt, atteint d'une folie,
De son espoir trompé trop triste résultat,
Nous n'avons, il est vrai, pu changer son état;
Mais voici le moment, acceptez en l'augure,
Où par un nouveau choc, sans doute la nature,
Sourde jusqu'à ce jour, saura bien cette fois
Reprendre chez Victor d'imprescriptibles droits.

JUSTINE.

Et cependant, Docteur, ne devons-nous pas craindre
Qu'une crise trop forte aille, au contraire, éteindre
Ces éclairs de raison qui viennent adoucir
La douleur des accès qui le font tant souffrir.

LE DOCTEUR.

Je ne le pense point... et vous allez comprendre
Comment au plein succès j'ai tout lieu de m'attendre.
Quand sur ces bords lointains Victor fut descendu,
Du plus triste avenir l'aspect inattendu,
Comme un poignant remords vint déchirer son âme,
Quand il vit près de lui ses enfans et sa femme,
Par sa crédulité plongés dans le malheur,
Un morne désespoir s'empara de son cœur;
Car, malgré son talent, dans votre Phalanstère,
Il se sentit bientôt impuissant à rien faire.
Un espoir cependant sembla le ranimer,
De sages habitans lui vinrent affirmer
Qu'un mécanicien laborieux, habile,
Trouverait à Rio quelque travail utile;
Il partit... mais hélas! pour surcroît de douleur,
Le seul nom de colon le mit en défaveur.
A peine trouva-t-il quelque grossier ouvrage,
Dont les faibles produits abattaient son courage,
Car leur modicité pour vos besoins pressans,
Malgré tous ses efforts étaient insuffisans.

JUSTINE.

Lorsqu'un soir qu'il rentrait chez nous selon l'usage,

Je fus toute surprise, en voyant son visage
Que semblait éclairer un rayon de bonheur...
« Justine, me dit-il, me pressant sur son cœur,
Plus de chagrins, bientôt je parviendrai, j'espère,
Si Dieu me vient en aide, à chasser la misère.
De leurs propriétés tous les riches planteurs
Pourraient tirer, je crois, des résultats meilleurs,
Si de bons instruments, avec intelligence,
Préparaient mieux les fruits qu'ils ont en abondance.
J'ai vu ceux dont ici d'habitude on se sert,
Et dès lors à mes yeux un espoir s'est offert.
Déjà presque mon plan est tracé dans ma tête,
Femme, s'il réussit, notre fortune est faite.

LE DOCTEUR.

Et dès lors au travail s'appliquant jour et nuit,
Résistant au sommeil dans ce pauvre réduit,
D'un nouvel instrument il trouva le modèle.

JUSTINE.

Je me souviens toujours de cette nuit cruelle,
Où près de réussir, succombant sous l'effort,
Son cerveau, tout-à-coup, fut atteint d'un transport.

LE DOCTEUR.

Effet peu surprenant, car lorsque sa pensée,

Par un trait lumineux tout-à-coup traversée,
Comprit que le succès lui venait garantir,
Au lieu de la misère, un brillant avenir;
Il ne put résister, succombant à la joie;
Sa raison s'obscurcit, et depuis lors en proie
A d'étranges écarts, rien jusques à ce jour
Vers un état normal n'a produit de retour.
Mais ce qui, cependant, double ma confiance,
En caractérisant ce genre de démence,
C'est que, si son esprit, qui ne peut se fixer,
De l'un à l'autre objet ne semble que passer,
Du moins sur chacun d'eux sa raison toujours saine,
Sans les pouvoir lier s'en occupe sans peine.
Nous voici maintenant au moment décisif,
Mais, avant cependant de trancher dans le vif,
J'ai voulu de nouveau constater par moi-même
L'état de son esprit, car un moyen extrême
Ne doit être employé qu'à coup sûr, selon moi,
Quand nos convictions nous en font une loi.

(*A ce moment on aperçoit, dans l'ouverture que laisse la porte du fond, Victor qui va entrer*).

JUSTINE (*Se rapprochant du Docteur*).

Le hasard nous sourit, il vient...

LE DOCTEUR (*Se retirant du côté opposé du théâtre avec Justine*).

De la prudence!...

JUSTINE.

Oh! de grâce, mon Dieu, comblez notre espérance!

SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR (*Sans regarder dans la salle. Il doit passer d'une physionomie à une autre avec la plus grande vivacité*).

Toujours souffrir! mon Dieu! mon Dieu, toujours lutter!
A leurs maudits conseils je ne puis résister...
Ils m'ont perdu, j'ai pris en dégoût tout ouvrage...
Ah! pourquoi m'ont-ils fait une si douce image
De ces lointains pays! — J'aurais été sans eux,
Moins riche en espérance, et surtout plus heureux...
Baudrant me désapprouve, et partout je l'évite...
Je n'ôse devant lui défendre ma conduite...

(Prenant tout-à-coup un air gai).

Il est jaloux. — Il sent que je vais m'enrichir,
Et s'il avait du cœur, on le verrait partir!...

(Après une pause et avec un air réfléchi).

Il est heureux pourtant ! l'autre jour c'était fête....
Le pain manquait chez nous, et ma femme en cachette
Cherchait à dérober ses pleurs, — lorsque soudain
Baudrant frappe chez nous, — c'était de grand matin,
Il menait avec lui ses enfans et leur mère,
Allons, nous crie-t-il, pour la journée entière
Nous venons vous chercher, vîte, vîte debout !...
Par le chemin de fer partons tous pour St.-Cloud.

(Avec mélancolie).

Je vis comme un rayon éclairer le visage
De mes pauvres enfants. — Je n'eus par le courage
De refuser son offre, et le dirais-je, honteux,
Pleins de tristes pensers je partis avec eux. —
Que le temps était beau, que leur joie était pure !
Tout riait dans leur cœur comme dans la nature...
Et même à leur contact oubliant leurs chagrins,
Ma femme et mes enfans chantaient de gais refrains.

(*Avec explosion*).

Ah ! combien ce Baudrant est heureux, que j'envie
Sa résignation dans sa modeste vie. —
Oui, je veux au travail retourner désormais...

(*Réprimant ce mouvement*). (*Avec éclat*).

Un travail incessant, improductif!... jamais!....

(*Il se laisse tomber sur une chaise et paraît un moment comme accablé*).

JUSTINE (*Bas au Docteur*).

C'est un de ses accès, où sa trop triste histoire,
Toute entière parfois revient à sa mémoire.

LE DOCTEUR (*Même jeu*).

Ne le dérangeons pas, nous constaterons mieux
A quel point son état peut seconder nos vœux.

VICTOR (*Se levant — fortement*).

Ils ont raison... ici l'ouvrier est esclave
D'un sot agioteur qui l'emploie et le brave...
Qui prodigue à ses yeux un luxe tentateur,
Tout en lui marchandant le prix de sa sueur.
Il faut, à notre tour, jouir de l'opulence,
L'or seul est honoré... mépris à l'indigence,
Mépris à l'artisan dont les enfans ont faim;
Honneur au financier qui leur rogne le pain!
Mépris à l'ouvrier que perd une faillite,
Honneur à qui sans bruit de son malheur profite!

Partons !... il faut qu'aussi je sois riche comme eux !

(*Avec enthousiasme*).

Je le serai bientôt !... S'ils n'étaient pas heureux ?...

(*Il reste un instant la tête baissée comme absorbé dans ses réflexions*).

LE DOCTEUR (*Haut à part*).

Philantropes du jour, qui vous croyez des sages,
Énorgueillissez-vous, voilà de vos ouvrages !...

VICTOR (*Sortant de sa rêverie, passe graduellement à une expression d'étonnement pénible. Son regard est fixe*).

Mais ! où donc sommes-nous ?... ce sol inhabité,
Sans culture, sans toît, où, du moins abrité,
De l'injure du temps l'on pourait se défendre, —
C'est donc là qu'il faut vivre, ah ! je crains de comprendre
Quoi ! pas un champ semé, pas même le pouvoir,
En travaillant toujours d'acheter de l'espoir !...

(*Riant convulsivement et avec ironie*),

Ah ! ah ! ah ! qu'ils riraient nos compagnons de France
Qui nous ont vu partir si pleins de confiance ;
S'ils savaient quel emploi m'est ici dévolu...
Mon état en ces lieux n'est qu'un art superflu !...

Par bonheur à chacun j'ai su me rendre utile,
Je deviendrai bientôt un savetier habile.
A qui dans ce désert serviraient mes travaux ?
Il faut des laboureurs pour des pays nouveaux.
Quelle dérision !... quelle folie amère !
Transplanter tout-à-coup sur la rive étrangère
Des ouvriers formés aux mœurs de la cité,
A leurs yeux confians voiler la vérité,
Pour leur dire à la fin : il faut vivre en sauvage,
Ce fruit, c'est votre pain ; votre abri, ce feuillage ;
L'Indien des forêts avec félicité,
Voit s'écouler des jours qu'il passe en liberté.
Ah ! vous n'y comptez point. J'ai lu dans mon enfance
Que sur des bords lointains, conduits par l'espérance,
D'intrépides colons, sous un chef valeureux,
Confiaient au hasard des jours aventureux.
En s'éloignant du port, ils connaissaient à peine
Le but toujours douteux de leur course incertaine,
Et déjà préparés en montant leurs vaisseaux,
Sans nul droit de se plaindre, ils souffraient biens et maux
Mais nous, que vos récits ont, hélas ! su séduire,
Nous à qui sans pudeur vous avez osé dire :
« Quittez votre patrie, allez sous un beau ciel

Où la coupe du sort ne contient pas de fiel,
Sous le toît admiré de votre phalanstère,
Aux hommes apprenez que tout homme est un frère;»
Vous nous avez trompés!... Vous n'avez fait qu'aigrir
Le pain de l'ouvrier, en lui venant offrir
Un prétendu bonheur qui n'est point de notre âge;
Vouloir atteindre au ciel, au ciel est un outrage!—
Ah! pour vous avoir crus que nous sommes punis!..

(Il s'anime rapidement et arrive au paroxisme de l'exaltation).

Écoutez, écoutez, entendez-vous ces cris!...
Ces sanglots étouffés, ce sont ceux de ma femme,
Notre affreux avenir a déchiré son âme,
Car abusant, hélas! de son fatal amour,
Je l'ai dans la misère entraînée à son tour!...
Pardonnez-moi, mon Dieu!...

(Il retombe anéanti sur une chaise).

(Pendant ces derniers vers, Justine, qui a paru horriblement souffrir, s'approche de Victor après les deux vers suivans).

Le docteur.

C'est là qu'est sa blessure,
S'il peut croire au bonheur, sa guérison est sûre.

JUSTINE (*Prenant doucement la main de Victor*).

Mon ami, qu'as-tu donc? Victor, pourquoi ces pleurs?
Ah ! laisse-moi du moins partager tes douleurs. —

VICTOR (*La regardant fixément d'abord, puis avec amour*).

Ah ! Justine, c'est toi !... dont la douce parole,
Au lieu de me blâmer sens cesse me console...
Quel sort t'ai-je donc fait ? avais-tu mérité
Ce destin, triste fruit de ma crédulité !....

JUSTINE.

Toujours à des regrets user ton existence,
C'est un crime, Victor, et de la Providence
Souffrant sans murmurer les décrets éternels,
Attendons d'heureux jours de ses soins paternels ;
Car même en ton travail déjà son assistance
A par quelques succès grandi ton espérance....

VICTOR (*Se levant avec précipitation et prenant tout-à-coup un air de joie mystérieuse*).

Oui, oui, mais garde-bien ce secret entre nous !...
Dans le monde, à présent, il est tant de jaloux !...
S'ils venaient à savoir que cet endroit recèle
D'un nouvel instrument un précieux modèle,

(Avec frayeur).

Peut-être des méchans viendraient me le ravir.....
Et ce malheur, Justine, — ah ! me ferait mourir.

(L'entraînant plus à part).

Car maintenant, vois-tu, l'entière réussite
Est presque en mon pouvoir, sur un seul point j'hésite.
Un seul problême, un seul vient m'arrêter encor,
Pour que mon mécanisme enfin prenne l'essor, —
J'y parviendrai, ta voix me rend tout mon courage,
Adieu, Justine, adieu, je retourne à l'ouvrage.

(Il rentre dans le cabinet d'où il est sorti, sans faire attention au Docteur. La porte qui est restée entr'ouverte a laissé voir aux spectateurs une mécanique en bois de petite dimension).

(Justine, qui a accompagné Victor, revient en scène au devant du Docteur).

SCÈNE III.

LES MÊMES MOINS VICTOR.

LE DOCTEUR.

Le succès est certain, j'oserais l'affirmer;
Lui-même en mes desseins m'est venu confirmer.
Voici quel est mon plan : quoique plein d'espérance,

Avec vous jusqu'ici j'ai gardé le silence
Sur des projets soumis à mille empêchemens,
Car un espoir déçu vient doubler nos tourmens.
Du jour où de Victor constatant la folie,
Je sentis que mon art, contre sa maladie,
Sans amais réussir ferait de vains efforts,
Je voulus employer de plus puissans ressorts
Ayant acquis des droits à votre confiance,
Des travaux de Victor par vous j'eus connaissance.
Un jour, à votre insu, je parvins à saisir
Le plan de l'instrument qu'il n'avait pu finir.
Rentré chez moi, bientôt l'ingénieuse idée
Que j'y crus découvrir, offrit à ma pensée,
Quand je n'y comptais plus une lueur d'espoir.
Vers un de mes amis, homme de grand savoir,
Né dans ces beaux climats et de qui la fortune
Est des gens affligés la ressource commune,
J'exposai le travail que j'avais admiré...
A peine d'un coup d'œil l'eût-il considéré....
« Le malheureux, dit-il, sa fortune était faite,
Car cette invention, quoiqu'encore imparfaite,
Révèle assurément un secret important,
Qui peut rendre au pays un service éclatant. »

Eh ! bien, repris-je alors, votre main généreuse
Peut rendre à tout jamais une famille heureuse.
Aidé par vous, je vais envoyer sans retard
Ce modèle incomplet à des hommes de l'art,
Et s'il peut, achevé par quelque main habile,
Présenter en effet un résultat utile,
Que le profit, du moins, jette sur l'inventeur
Dans sa pauvre famille un reflet de bonheur.
Je le connaissais bien... il mit en ma puissance
Des fonds qu'à des amis je fis passer en France.
Tout y fut promptement au gré de mon désir,
Et le hasard lui-même eût soin de nous servir.
L'habile machiniste à qui notre modèle
Fut confié, c'était...

JUSTINE (*Vivement*).

Baudrant,

LE DOCTEUR.

L'ami fidèle
De ce pauvre Victor... instruit de son malheur
Et de tous nos projets, jugez de son bonheur,
Il avait aussitôt par son expérience.
De l'œuvre de Victor découvert l'importance

Et trouvé le moyen qui la faisait mouvoir.
Ces jours derniers, enfin, je viens de recevoir,
D'après ce beau travail une exacte machine,
Dont l'effet sur ses yeux produira j'imagine
Un tel saisissement que, peut-être en ce jour,
Nous verrons sa raison à la fin de retour.

JUSTINE.

Tant de bontés, Docteur, pour nous dont l'indigence..

LE DOCTEUR (*Continuant sur le même ton*).

Pour s'acquitter, n'a rien que la reconnaissance?
Ce n'est point avec l'or que l'on paie un bienfait:
L'argent que l'on vous donne en détruit tout l'effet.
Aussi, lorsque j'ai soif d'un peu de gratitude,
C'est chez les pauvres gens que je vais d'habitude.

(***En disant ces mots, il serre la main de Justine.***

JUSTINE.

Ah! qui ne sait ici que tous les malheureux
Trouvent auprès de vous des secours généreux,
Que de vos fonctions faisant un ministère,
Vous dispensez vos soins sans songer au salaire,
Et que, tout bas, chacun se dit, en vous voyant:
« Il sera toujours pauvre; il est trop bienfaisant. »

LE DOCTEUR.

Eh ! bien, si le destin devient trop intraitable,
Je viendrai réclamer ma place à votre table.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en doutez point... mais réussirons-nous?

LE DOCTEUR.

Je le crois, cependant pour assurer nos coups,
Servons-nous du moyen qu'ici la Providence
A mis par Victor même à notre connaissance.
Ici près, chez l'ami que je vous ai cité,
L'instrument en secret vient d'être transporté.
Je suis venu vers vous, afin de vous apprendre
Ce qu'enfin aujourd'hui nous allons entreprendre.
Tandis que tout-à-l'heure en cet appartement,
La machine avec nous entrera doucement ;
Vous, auprès de Victor, tâchez de le distraire,
Afin qu'à son insu, nous puissions lui soustraire
Le modèle chéri, dont la vue à son cœur
Donne par souvenir des instans de bonheur.

JUSTINE (*Avec crainte*).

Si la perte, Docteur, de sa seule espérance

Portait un coup fatal, même à son existence ?...

LE DOCTEUR.

Nous avons prévu tout..... au premier mouvement,
Nous le verrons ici s'élancer sûrement;
Et, tandis que cachés dans cette alcôve obscure,
Nous suivrons les efforts tentés par la nature ;
Il verra devant lui le plan qu'il a conçu,
Sur une vaste échelle exactement rendu.
Cet aspect imprévu détournant sa pensée,
Sa première terreur sera vite effacée;
Un billet de Baudrant, cet ami généreux,
Par nous sera placé pour attirer ses yeux,
Et, dans son contenu, par dégrés, je l'espère,
Viendra dans sa raison ramener la lumière
Qui, pour s'être, il est vrai, dérobée un instant,
N'attendait pour briller qu'un heureux incident.

JUSTINE.

Ah! c'est tout mon bonheur qu'à vos mains je confie,
Le rendre à mon amour, c'est me rendre à la vie.

LE DOCTEUR.

Ne perdons point de temps, et dès notre retour,

Pour éloigner Victor prenez quelque détour,
Courage et bon espoir...

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

JUSTINE SEULE.

Ah! c'était une offense,
Que de douter, mon Dieu, de votre Providence !...
Qui sait si le chagrin qui parfois ici bas,
Avec acharnement semble suivre nos pas,
N'est point comme au chemin le buisson qui déchire,
Et qui fait mieux goûter le terme qu'on désire.
Merci d'avoir placé dans ce pays lointain
Des hommes généreux pour nous tendre la main,
Car on voit trop souvent aux rives étrangères
Oublier qu'ici bas tous les humains sont frères.

(A ce moment on entend du bruit à la porte d'entrée).

Quoi ! les voici déjà !... je les entends venir,
A leurs efforts, mon Dieu, daignez donc vous unir !..

(Elle entre dans la chambre de Victor, on l'aperçoit devant un modèle d'instrument en bois. Un instant après elle emmène Victor dans le fond de la maison).

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, UN BRÉSILIEN.

(Deux hommes apportent la machine et la déposent sur le côté gauche de la scène).

LE DOCTEUR (*Aux porteurs*).

Bien, déposez ici votre fardeau, je pense,
Qu'on ne peut le placer en meilleure évidence ;
Vous pouvez nous laisser...

(Les porteurs se retirent).

(*Au Brésilien*).

Enfin, selon nos vœux,
Nous allons, grâce à vous, faire ici des heureux....

LE BRÉSILIEN.

La gloire sur vous seul doit être déversée,
Je ne suis que le bras, vous êtes la pensée.

LE DOCTEUR.

A tous deux le plaisir.... mais il faut nous presser.

(*Regardant dans l'appartement de Victor*).

Au fond de la maison Victor vient de passer.

(*Il prend dans sa poche une lettre*).

Par lui, pour qu'à coup sûr cette lettre soit lue,

Plaçons-la de façon qu'elle frappe sa vue,
Et voyons si mon bras, heureusement guidé,
Pour un vol vertueux a quelque habileté.

A ces mots, il entre rapidement dans la petite chambre, se saisit du modèle placé sur la table en vue des spectateurs, et l'apporte sur la scène. Il est exactement semblable au grand.

LE BRÉSILIEN. (*Suivant le mouvement avec inquiétude*).

A faire des heureux qu'on éprouve de joie !....

LE DOCTEUR.

La victoire est à nous, et voici notre proie,
Aux regards de Victor cherchons à la cacher.

(*A ces mots, Justine revient seule avec vivacité*).

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE (*Avec émotion*).

Et maintenant, Messieurs, il faut nous dépêcher,
Car Victor suit mes pas.

Le docteur (*Gravement*).

Eh ! bien donc, du silence !...

(*Ils entrent dans l'alcôve. Le Brésilien soutient Justine qui semble tomber en défaillance. Le Docteur tient la porte à demi entr'ouverte, de manière à ne pouvoir être vu par Victor*).

Le brésilien (*A Justine*).

Courage, mon enfant, la guérison commence.,..

(*A ce moment on entend un cri dans la chambre de Victor*).

SCÈNE VII.

Victor (*De l'extérieur*).

O ciel ! je suis trahi !

(*Avec explosion en entrant en scène, l'air effaré, les cheveux en désordre et sans remarquer la machine qu'on a apportée*),

Justine, à moi... Grands Dieux !...

Il n'est déjà plus temps... suis-je assez malheureux !

(*Il cache sa figure dans ses mains avec désespoir, et se trouve, par son mouvement, en face de la machine; en se découvrant le visage il l'aperçoit, et un étonnement progressif s'empare de lui*).

Mais, que vois-je ! est-ce un songe, une trompeuse image
Qui, fascinant mes yeux, reproduit mon ouvrage?...
Ah ! je veux de ma main...

(*Au moment où il va pour toucher l'objet, il s'arrête tout-à-coup*).

Mais je n'ose approcher...
Je crains de la voir fuir, en la voulant toucher...
Oh ! non... notre œil ainsi ne saurait se méprendre...
C'est la réalité...

(*Il se précipite et la parcourt en tous sens*).

Mais je ne puis comprendre...
Oui, c'est bien là le plan par moi-même inventé...
Daigne éclairer, Mon Dieu, mon esprit agité !

. . . .

(*Apercevant la lettre, il la saisit et l'ouvre rapidement*).

Mon nom sur ce papier... j'en connais l'écriture,
En effet, de Baudrant, voilà la signature...
Quel étrange mystère... ah ! lisons sans retard,

. . . .

On dirait qu'un bandeau vient voiler mes regards.

(*Il lit*).

« Enfin, mon cher Victor, j'ai donc de tes nouvelles,

Depuis bientôt un an que des craintes mortelles,
En pensant à ton sort me venaient assaillir.
Conçois-tu le bonheur que j'ai dû ressentir...
Quand un heureux hasard m'a fait dépositaire
Du travail précieux dont le juste salaire,
A ta famille enfin assure pour toujours,
Après tant de revers de plus tranquilles jours?.. »
Que veut-il dire?

(*Continuant de lire*).

« Ainsi qu'à ton départ de France,
Je te l'avais prédit, votre folle espérance,
Bientôt évanouie, a failli t'engager
Dans un destin fatal que rien n'eût pu changer.
Comprenant assez tôt qu'une vaine promesse
Ne pouvait sans effort t'acquérir la richesse,
Au travail assidu, comme en nos jours heureux,
Tu contraignis le sort à couronner tes vœux. »

(*S'interrompant*).

Tout vient de mon esprit redoubler la surprise.

(*Continuant*).

« Grâce aux nobles amis dont l'heureuse entremise,
Nous a fait parvenir ton secret important,
Juste enfin envers toi, la fortune t'attend.

(*S'interrompant*).

Qui sont ces protecteurs ? et comment puis-je croire
A l'étonnant oubli qu'aurait fait ma mémoire ?....

(*Poursuivant*).

« Ce qui manquait au plan de ta main dessiné,
Par l'ensemble lui-même était déterminé...
Et pour l'exécuter, c'eût donc été folie
D'attendre que l'on eût guéri la maladie,
Qu'avaient, sans doute en toi, fait naître les tracas,
Les soucis d'avenir et ces nouveaux climats. »

(*S'interrompant*).

Qu'entends-je? en vain pourtant je cherche en ma pensée
Toute mémoire en moi semble s'être effacée...

(*Il continue*).

« A l'heure où je t'écris l'entière guérison
Sans doute aura rendu le calme à ta raison,
Car, dans les pays chauds, sans que ce soit étrange,
Dès qu'on souffre, aussitôt le cerveau se dérange.

(*Comme frappé d'une idée*).

Je comprends maintenant... Il est vrai, je ressens
Un effet inconnu s'opérer en mes sens...
Pour ramener en moi la raison égarée,
On aura provoqué cette crise espérée ;

Mais à tant de bonheur pourrai-je ajouter foi ?....
Poursuivons... « S'il se peut, cher Victor écris-moi,
Dis-moi, si le succès qu'obtient ton bel ouvrage
T'annonce un prompt retour vers notre cher rivage,
Où ton exemple alors servira de leçon
A ceux qui, voulant faire une riche moisson,
Sans semer sur leurs pas le travail et la peine,
S'en vont comme des fous sur la rive lointaine,
Maudissant le destin qui garde ses faveurs,
Plus souvent qu'on ne croit pour prix de nos labeurs.
Mais je te quitte, adieu, le travail me réclame,
Un souvenir d'ami pour tes fils et ta femme.

(*Éclatant à ce mot*).

Ma femme ! ah ! près de moi que ne vient-elle ici !...

JUSTINE (*Jetant un cri, se précipite vers Victor*).

Soyez béni, mon Dieu, nous avons réussi !...

(*Le Docteur et le **Brésilien** entrent tous les deux en scène de chaque côté du groupe et avec précaution*).

VICTOR (*Comme sous l'impression d'un rêve et cherchant à se rendre compte de ce qui se passe*).

Justine, il est donc vrai ! quoi ! ce n'est pas un songe,
Dont le riant tableau faussement se prolonge !..

Quoi ! du pauvre ouvrier, pour finir les malheurs,
Tant de soins généreux !...

JUSTINE (*Montrant les deux étrangers*).

Voilà nos bienfaiteurs....

LE BRÉSILIEN.

Trop heureux d'avoir pu soustraire une victime,
Que d'imprudens conseils entraînaient dans l'abîme..
Honte à ces faux amis, prétendus protecteurs
Du peuple captivé par leurs accens menteurs ;
Qui vont exagérant partout son infortune,
Comme si le travail de tous, la loi commune,
N'était pas le chemin, qui conduit ici bas
A ce seul vrai bonheur qu'ils ne connaissent pas.
Le bas prix du travail est bien moins que l'on pense,
Ce qui de l'ouvrier vient causer l'indigence,
Que cette illusion, fruit de la vanité
Qui, germant dans son cœur, loin de la vérité,
L'emporte imprudemment au vent de l'espérance,
Ouragan qui souvent détruit son existence.

JUSTINE.

Ah ! si du moins tous ceux qu'entraînent ces erreurs,
Comme nous rencontraient de généreux sauveurs !..

LE DOCTEUR.

Ne vous y trompez point. C'est à tort qu'on accuse
L'égoïsme public. Croyez-moi, c'est l'excuse
Qu'invoque la paresse et l'incapacité :
Qui sait se rendre utile est toujours secondé.
La vie est un bazar : tout s'y fait par échange,
Et nul homme ici bas ne peut trouver étrange,
S'il n'y peut rien donner, de n'y rien recevoir,
Aider l'oisiveté n'est jamais un devoir.
Que ceux surtout à l'âme injustement aigrie,
Qui, dans d'autres climats, en quittant la patrie,
Inconsidérément vont accuser le sort
De ne les point combler dès leur entrée au port ;
Au lieu de s'étonner, comprennent, au contraire,
Que Dieu n'a pas voulu qu'aucun bien sur la terre
Produisit sans qu'il fut arrosé de sueur ;
Qu'il se trouve partout de ces hommes de cœur,
Éclairés, bienfaisans, ennemis de ces haines
Qu'éprouvent sans raison deux nations lointaines ;
Mais que du moins, il faut, selon toute équité,
Payer par le travail leur hospitalité.

LE BRÉSILIEN.

Oui, mes amis, en vain l'ingrate calomnie

Dira qu'en nos pays avec un œil d'envie,
On voit de l'étranger les profits incessans :
La raison, la justice et les hommes de sens
Riront de ces propos tenus par le vulgaire,
Méprisables accens d'un dépit populaire ;
Il est bien vrai qu'enfans de ces pays si beaux,
Quand d'inutiles bras voudront de ses lambeaux
Parer leur nullité, leur folle suffisance,
Alors nous leur dirons : lorsque la providence
Apporte parmi nous de vos bords admirés
D'honnêtes artisans, des hommes éclairés,
Ils rencontrent toujours accueil prompt et sincère,
Mais que nul n'a plus droit au traitement de frère,
Qui se rit du banquet où cependant sa faim
Reçoit pour s'assouvir et le sel et le pain.

VICTOR (*Au public*).

Et que sans le travail, au Brésil comme en France,
On ne peut acquérir une honorable aisance.

FIN.

RIO DE JANEIRO. — 1845. — IMPRIMERIE FRANÇAISE, RUE SAINT-JOSEPH, 64.

TABLE.

